

Libretto

DAVID DONACHIE

HAUT ET COURT

Une aventure des frères Ludlow

roman

Traduit de l'anglais par
ÉRIC CHÉDAILLE

Libretto

Titre original :
A Hanging Matter

© David Donachie, 1994.

© Éditions Phébus, Paris, 2002, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0790-5

Né à Édimbourg en 1944, David Donachie vit actuellement aux États-Unis. Après de brèves études, et après avoir été tour à tour éleveur de saumons, représentant en machines-outils et cosmétiques, acteur pour le théâtre à Londres, il s'est lui-même déclaré «sauvé par la lecture», après avoir mis en chantier, en 1991, une série de cinq romans consacrés aux frères Ludlow. Quand paraît *Une chance du diable*, premier volet de cet ensemble, la critique le salue comme l'égal d'Alexander Kent et de Patrick O'Brian, tout en lui reconnaissant un sens de l'intrigue digne des meilleurs maîtres du roman noir.

À Pamela et Michael

«Deal est un endroit des plus mal famés et qui regorge de gens crasseux. D'abominables désolations y ont eu cours ; on voit de grands baraquements, en partie démolis, en partie effondrés et en partie occupés par des soldats. Tout menace ruine. Je n'ai pas été mécontent de ne faire que traverser cette ville et d'abandonner ses auberges et débits de boissons aux bandes de matelots en braies et officiers marinières en culotte de peau dont j'ai toujours détesté la seule proximité.»

WILLIAM COBBETT, *Rural Rides* (1823)

Le texte que je reproduis ci-contre fut écrit quelque trente ans après les événements relatés dans ce livre, à l'époque où la ville souffrait de la récession causée par la fin des guerres napoléoniennes. Cobbett n'y séjourna pas suffisamment longtemps pour être témoin de la guerre d'un genre nouveau que se livraient excise et contrebandiers, affrontement qui, une fois que l'État eut fourni les ressources nécessaires en hommes et en navires, ne pouvait connaître qu'une seule issue : peu à peu, entre le harcèlement mené par l'administration et le développement du libre-échange, la contrebande s'étiola.

Pendant la guerre, en revanche, l'activité des contrebandiers fut vitale pour la région, tout comme elle le fut pour l'ennemi. Parler de la fraude sur la côte orientale du Kent comme d'un mode de vie relevait pour ainsi dire de la litote. Napoléon n'aurait pu mener ses campagnes sans l'or que ces gens firent entrer clandestinement en France. Telle était leur importance pour l'économie française que le gouvernement leur alloua une partie du port de Dunkerque. Malheureusement, ils étaient si bruyants que les bourgeois se plaignirent et que l'Empereur ordonna qu'ils allassent relâcher à Gravelines. Faut-il y voir un premier cas de hooliganisme anglais à l'étranger ?

Deal est de nos jours la dernière ville géorgienne du littoral

anglais et un beau vestige de cette élégante époque. À moins qu'une tempête ne souffle sur la Manche, son mouillage est relativement peu fréquenté. Malgré tout, l'histoire n'est pas loin d'affleurer la surface. *Haut et court* est une œuvre de fiction, mais certains de ses personnages ont bien existé. Et le décor n'a pas changé!

Le banc de Goodwin Sands reste une redoutable barrière gardant la côte, de même que deux des trois châteaux Tudor. Même si la ville a gagné en respectabilité, on remonte toujours, quoique en moindre nombre, des canots tout en haut de la grève. Le *Hope and Anchor* est imaginaire, mais il y a bien un pub au même emplacement. Le *Paragon* a disparu. Portobello Court est aujourd'hui une charmante impasse bordée de blanches maisonnettes. Le *Ship Inn* n'a pas bougé depuis les années 1790 et, à Chillenden, les voyageurs font toujours bonne chère au *Griffin's Head*. Et si l'on y regarde de près, on constate qu'à l'époque où se déroule l'action de ce roman le propriétaire du *Griffin's Head* était une veuve du nom de Naomi Smith.

David Donachie
Deal, 1993.

PROLOGUE

Plus ils buvaient, plus ils faisaient du bruit, leurs voix résonnant contre les solives du *Griffin's Head*. Ce tapage leur avait déjà valu quelques regards réprobateurs. Trois jeunes noceurs, et bien mis : ces garçons n'étaient visiblement pas dans le besoin. Ils avaient de l'argent à dépenser, outre un air d'assurance désinvolte. Dehors, gardée par des serviteurs en armes, stationnait une voiture chargée de contrebande. Pareils individus n'étaient pas rares au *Griffin's Head*, établissement situé sur la route de Deal à Canterbury. Bien des gens nantis descendaient sur la côte pour acheter directement leurs marchandises aux contrebandiers qui pullulaient sur le littoral du Kent, puis s'en repartaient par cette même route, évitant ainsi le grand chemin de Douvres à Londres, où officiaient en permanence les zélés fonctionnaires de l'excise.

Entendant un cri de fille, Tite, sa chope à la main, recula d'un pas pour jeter un coup d'œil par la porte. À cette distance et avec sa vue basse, les visages étaient passablement flous, mais le tableau assez parlant : les trois hommes, hilares, importunaient Polly Pratchitt, la servante, qui avait grand-peine à se dégager. Deux métayers installés au comptoir de la salle du bar et qui suivaient la scène par l'ouverture du passe-plat ôtèrent leur pipe de leur bouche en secouant la tête. Ce qu'ils se dirent à voix basse incita Tite à franchir le seuil de la grande salle dans l'espoir de mieux voir.

Malheureusement, Polly n'était qu'une forme indistincte filant vers les cuisines tout en s'efforçant de ramener sur ses seins les lambeaux du corsage qu'un des jeunes gens avait déchiré. Tite se mit à sourire. Rien d'étonnant à ce qu'ils se fussent mis en tête de la lutiner : la nubile Polly, pourvue d'amples et fermes tétins, était faite pour accrocher l'œil en maraude. L'accompagnant de huées moqueuses, ceux qui l'avaient molestée réclamaient à grands cris une autre bouteille de bordeaux en même temps qu'un nouvel aperçu de chairs dénudées. Tite, qui goûtait comme tout un chacun la vision d'un sein dévoilé, avait le sourire. Il posa sa chope sur la table la plus proche et, adoptant la démarche d'un homme souffrant d'une envie pressante, partit vers les cuisines.

C'était son jour de veine. Se sentant en sécurité, Polly avait ôté son corsage afin qu'elle et ses amies pussent constater les dégâts. Absorbées, elles ne remarquèrent pas la silhouette voûtée qui venait de s'encadrer sur le seuil. Polly était nue du cou jusqu'à la taille et Tite put se rincer l'œil. La clameur qui fit suite à son grognement de plaisir s'accompagna d'un tourbillon d'activité durant lequel Polly aidée de ses amies se rajusta.

– Fichez le camp, espèce de vieux cochon !

– Si on peut plus aller pisser, maintenant... grommela Tite, résolu à débiter son prétexte.

– Vieux dégoûtant ! siffla Amy Igglesden, la plus âgée des filles. Je ne serais pas autrement étonnée si vous vous soulageiez dans la cuisine !

Mais l'autre était déjà sorti sur l'arrière de l'auberge. Tourné face au mur, près de la croisée entrouverte, il déboutonna ses chausses, mi-fâché, mi-amusé du torrent d'invectives qui lui arrivait par la fenêtre à propos de son âge et de ses probables insuffisances.

– Vous en faites pas pour moi, les filles, gloussa-t-il dans

sa barbe. Le vieux Tite est encore capable de donner du bon temps à n'importe laquelle d'entre vous.

Tandis que le mince filet d'urine commençait de s'écouler sur le mur en torchis, il se prit à repenser au passé, au temps où il naviguait. Il était entré au service du défunt amiral alors que celui-ci n'était encore que simple lieutenant et y était resté pendant que son maître s'élevait en grade. C'était la bonne vie. En sa qualité de domestique, il échappait à la rude discipline à laquelle étaient soumis les autres matelots. Ceux-ci n'avaient pas la permission de quitter le bord car l'on n'avait aucune assurance qu'ils ne déserteraient pas. Alors que lui, chargé d'approvisionner le garde-manger personnel de son maître, descendait souvent à terre. L'emploi avait aussi son côté lucratif, car Tite ne se faisait pas faute de gratter une pièce par-ci par-là, ce qui lui donnait les moyens de fréquenter les lupanars locaux. Il avait également connu, bien sûr, des attaches plus durables, certaines de plusieurs mois lorsque son maître n'avait pas d'embarquement. Mais il assouvissait le plus souvent ses appétits avec des filles de joie, et sans trop regarder à la mine, à l'âge ou à la couleur de peau.

– M'est avis qu'ils vont devenir encore plus mauvais. Avoir déchiré le corsage de Polly, c'est pas tolérable. On devrait monter demander à Mrs Smith de les mettre au pas.

Cette sortie, de la bouche d'Amy Igglesden, arracha Tite à ses souvenirs nostalgiques. Il avait supposé que Naomi Smith, la jeune veuve propriétaire du *Griffin's Head*, était absente: elle avait coutume de se rendre chaque matin sur la tombe de son mari pour en changer les fleurs. Que faisait-elle donc au premier alors qu'il y avait un tel tapage en bas? Elle ne badinait pas pour ce qui était du comportement de la clientèle. Ayant en permanence sous les yeux des malheureux, avec femme et enfants, obligés de faire de la contrebande pour alimenter la vanité d'autres hommes, elle nourrissait une aversion

marquée pour ceux qui profitaient du dénuement des habitants du littoral. Les gens du cru n'avaient guère le choix : même si la guerre contre la France avait repris, il n'était que fort peu de moyens de gagner honnêtement sa vie.

Porter la main sur une des employées de Naomi était un délit passible d'un bain dans l'abreuvoir aux chevaux. Si elle s'était trouvée dans la grande salle ou au bar, ces malappris eussent repassé la porte avant d'avoir bu la moitié d'une bouteille. Tite avait déjà assisté à ce genre d'occurrence où des clients s'oubliaient. Et si les choses tournaient mal, Naomi pouvait compter sur le soutien de ses habitués.

– Elle a demandé qu'on ne les dérange à aucun prix, elle et son visiteur, objecta Polly.

Tite avait dressé l'oreille. Chez qui venait de rêver aux paillardises d'autrefois, semblables paroles touchaient nécessairement une corde sensible. Quand une belle femme comme Naomi Smith recevait un homme et ordonnait qu'on ne la dérangeât point, cela ne pouvait signifier qu'une chose. Il savait que, quoique veuve et malgré sa visite quotidienne au cimetière, elle n'était pas tombée dans la pruderie. Le fils du feu amiral, qui se trouvait être propriétaire du terrain sur lequel était bâti le *Griffin's Head*, entretenait avec elle une relation qui, selon lui, n'était pas que de pure courtoisie.

Affichant un air innocent, Tite s'éloigna en direction des communs. Il savait d'expérience qu'on y jouissait du meilleur point de vue. Passant devant le hangar à bois, il avisa la petite voiture de Naomi rangée dans les écuries, brancards dressés vers le toit de tuiles rouges. Mais son attention fut attirée par la bête, une jument grise pommelée, qui occupait la stalle voisine. Il la reconnut aussitôt. Elle venait des écuries de Cheyne Court. Il l'avait vue quitter la maison le matin même, montée par le beau-frère de son maître, personnage qu'il haïssait. Il se retourna en direction des appartements de Naomi. Il aperçut une silhouette en per-

ruque et redingote noire qui se tenait dos à la fenêtre et qui bientôt s'en écarta.

Il revint prestement sur ses pas, traversa la cuisine sans se faire voir, puis, tournant à droite, se dirigea vers le bas de l'escalier. Dans la grande salle, le trio avait entonné une vulgaire et tonitruante version de «Tom Bowling», couvrant la conversation qui se tenait là-haut sur le palier. Tite reconnut néanmoins les deux voix : le grasseyement écossais, facilement identifiable, de Lord Drumdryan et le timbre sourd, un peu voilé, de Naomi Smith.

*Ci-gît, cul nu, ce veinard de Tom Bowling,
Chouchou de l'équipage...*

– J'en suis très flatté, disait Lord Drumdryan. Mais j'ai malheureusement un dîner de prévu pour ce...

La suite, rendue inaudible par la strophe suivante, censurée, de la chanson, échappa à Tite.

*Sa silhouette était de la beauté la plus mâle,
Il avait le cœur bon et tendre.*

La voix de Naomi s'entendait bien, mais Tite manqua le début de sa réponse.

– ... après. J'ai instruit les filles de mon projet, et l'idée leur plaît beaucoup.

*Il accomplissait fidèlement son devoir ici-bas
Et à présent il est là-haut,
Avec toujours ses chausses sur les chevilles.*

La chanson terminée, les trois compères rirent à gorge déployée et, cognant leurs gobelets sur la table, réclamèrent une nouvelle bouteille de bordeaux.

– Je crains, madame, que vos clients ne commencent à s’oublier.

– Oui, il faut que j’aïlle y mettre le holà, dit Naomi. Mais je vous serais obligée de me dire comment vous voyez mon invitation.

Le ton courtois de Drumdryan parut onctueux à quelqu’un d’aussi prévenu que Tite.

– Il serait malvenu de décliner, madame. Je ne puis qu’accepter.

– Je peux donc prendre mes dispositions ? interrogea Naomi d’une voix un brin plus forte.

– Assurément.

Au bruit des pas de la dame dans l’escalier, Tite s’esquiva prestement. Ayant récupéré sa bière, il alla se poster près d’une fenêtre qui donnait sur le devant de l’établissement et se prit à contempler la route qui menait à Knowlton Court, tout en marmonnant dans sa barbe et en se demandant quelle pouvait être la valeur de cette information. Ses réflexions furent interrompues par la voix de Naomi, juste derrière lui. Le ton en était mesuré, mais ferme.

– Messieurs, mon hospitalité ne s’accommode pas de chansons ordurières. On ne vous servira rien d’autre. Vous allez régler ce que vous avez pris et vous en aller.

– Mon cher Barrington, fit celui qui était dos au mur, j’ai bien peur qu’il ne s’agisse d’une mise en demeure. Et venant d’une si belle créature...

– Ma foi, madame, dit le dénommé Barrington en réponse à la sortie de son ami, il me faut encore manger et boire mon content. Mon cœur saigne à l’idée de prendre prématurément congé. Surtout d’un aussi joli brin de femme.

Le vin lui avait empourpré la face, sa perruque était légèrement de travers. Cette outrance dans la galanterie ne fut pas pour entamer la résolution de Naomi. Visage fermé, mains dans le dos, elle toisa tour à tour les trois clients.

– Si vous n’obtempérez pas, monsieur, vous pourriez fort bien vous faire casser la tête.

Le godelureau du nom de Barrington se retourna pour adresser un sourire à ses amis. Il ne pouvait voir le gourdin que Naomi dissimulait derrière elle dans les plis de sa jupe.

– Parbleu, me faire casser la tête ! Je serais plutôt tenté de rompre l’hymen de quelque jeune personne.

L’idée plut manifestement au troisième larron, abîmé dans la contemplation des formes de Naomi.

– Pour ça, tu arrives un peu tard, Barrington. Mais la pouliche est fougueuse, pas de doute là-dessus. Moi, en revanche, je me rabattrais plutôt sur celle avec les grosses tétasses.

– Mon ami Stanly ici présent aimerait bien coucher avec votre servante. Elle a nom Polly, si je ne me trompe. Il se pourrait même qu’il consente à lui payer un nouveau corsage. Quels sont les tarifs ?

– Vous devez un repas et des boissons, lui répondit Naomi d’une voix inchangée. Ce sont là les seules denrées que l’on propose au *Griffin’s Head*. Vous n’avez qu’à laisser l’argent sur la table. À présent ayez la bonté de me régler avant que cela ne tourne à l’aigre.

Barrington parcourut l’endroit du regard, comme pour recenser les forces en présence. Il avisa les hommes venus se presser à la porte du bar, nota la présence de Tite près de la fenêtre et embrassa d’un œil mauvais la clientèle disparate qui emplissait à demi la salle. N’étant pas familier du lieu, il ne pouvait savoir combien étaient des habitués ni comment ceux-ci réagiraient s’il tenait tête à la patronne ; aussi choisit-il l’intimidation plutôt que la menace.

– Dois-je souffrir qu’une femme me parle de la sorte ?

– Ladite femme se trouve être propriétaire des lieux, monsieur, lui repartit Naomi.

Barrington, les traits crispés, se pencha en avant et leva les yeux vers elle.

– Vous allez changer de ton, madame. Sinon, mes amis et moi allons transformer votre mobilier en bois d’allumettes.

Ce fut Blake qui fit déborder la coupe. Ne voyant pas le visage de Barrington, ne percevant pas qu’il s’agissait d’intimidation, il prit cette sortie belliqueuse pour argent comptant et voulut surenchérir :

– Et il se pourrait, madame, que nous vous prenions, à vous et à cette vache laitière qui nous a servis, quelque chose que vous semblez peu désireuse d’offrir, même pour un bon prix. Vous allez peut-être au contraire, pour nous rincer l’œil, accepter d’ôter votre corsage afin de lui éviter de subir le même sort que celui de votre souillon.

Il n’y eut pas une parole de mise en garde. Pas une exclamation de colère. Le coup de bâton cueillit Barrington en plein front. Catapulté de sa chaise, il s’affaissa lourdement sur le plancher. Les deux autres bondirent, mais la vue du gourdin brandi par une femme visiblement résolue à s’en servir les figea sur place.

Naomi n’était plus calme à présent. La colère ou l’effort soulevait sa poitrine et c’est d’une voix glaciale qu’elle dit :

– Réglez-moi, messieurs, sinon je demande à mes habitués de vous plonger dans l’abreuvoir.

Les clients présents dans la salle appuyèrent cette parole d’un grognement d’assentiment. Polly Pratchitt se tenait à la porte des cuisines, un couperet à la main. Dans le grand silence qui s’était fait, on entendit des pièces de monnaie rouler sur la table.

– À présent ramassez-moi ce rufian et chargez-le dans votre voiture.

Soudain dégrisés, les deux hommes s’exécutèrent. Ils soulevèrent Barrington et partirent vers la porte d’un pas titubant. Mais Naomi n’en avait pas terminé :

– Et si vous étiez tentés de chercher à vous venger, messieurs, je vous compterai en sus la valeur de votre chargement.

Posez-vous la question de savoir si vous êtes disposés à perdre et votre marchandise et la liberté en passant devant le juge avec à la clé une condamnation pour contrebande.

À ces mots, Tite se retourna vers la fenêtre. Toutefois, au lieu de s'intéresser à la voiture lourdement chargée, son regard fut accroché par la croupe de la jument pommelée qui montait la côte en direction de Cheyne Court. Il jura entre ses dents. Lord Drumdryan s'en était allé, sachant qu'il y avait un problème et laissant Naomi s'en débrouiller. Que pouvait-elle trouver à un tel homme ? Il eût fallu être aveugle et sourd pour ne pas comprendre que ce personnage jouissait des faveurs de la dame. Comment réagirait son maître lorsqu'il découvrirait que son beau-frère avait ses entrées dans une alcôve où lui-même avait été accueilli ? Cela allait barder et sacrément !

– Revenez vite, capitaine ! murmura Tite.

Car il savait que Harry Ludlow ne se serait pas comporté d'aussi lamentable façon. Il aurait réagi en homme et n'aurait eu besoin de personne pour flanquer ces trois jean-foutre à la porte.

Tite avait bu plus que son content quand il s'en fut et, tout titubant, manqua de se faire renverser par un cavalier. L'œil trouble, il eut le temps d'entrevoir les postérieurs de la bête et le rouge d'une redingote militaire.

– Foutues culottes de peau ! cria-t-il en agitant le poing.

Si toutefois il l'entendit, le cavalier ne prit pas la peine de répondre.

La douleur contracta les traits de James Ludlow lorsque la voiture passa une fois de plus sur une ornière durcie par le gel. Le cocher n'en pouvait mais, qui cherchait à accélérer le train tout en se frayant un passage à travers la presse des réfugiés en plein exode, hommes, femmes et enfants, chacun chargé d'un balluchon renfermant ses maigres biens. Cette foule parvenait à avancer parce qu'elle suivait une seule et même direction, celle qui l'éloignait du canon que l'on entendait tonner dans le sud. Les visages de ceux qui avaient encore assez d'énergie pour lever la tête au passage de la voiture en disaient plus long sur les horreurs de la guerre que la physiologie de James, ou même ses commentaires, qui paraissaient exagérés au voisinage de telles souffrances.

– Bon sang, Harry! Si jamais tu m'entends de nouveau me plaindre de l'inconfort de la vie à bord d'un bâtiment, je t'autorise à me ligoter au grand mât.

Harry Ludlow, qui déplaçait constamment son mousquet pour éviter que le coup ne partît par accident, souffrait autant que son frère de ces incommodités. Toutefois, ayant passé la majeure partie de sa vie en mer, et souvent dans des conditions qui conféraient à cette route flamande encombrée des airs de chemin menant au paradis, il était moins porté à se plaindre. James, nature beaucoup plus casanière, était, à bord d'un navire comme ailleurs, très à cheval sur la question de

son confort. Pender, leur domestique, juché sur les coffres de mer à l'arrière de la chaise, regardait la nuque de James avec un sourire sans joie. À ses yeux, éviter d'avoir à marcher à l'instar des malheureux alentour était source d'un vif contentement.

– Je vais avoir garde d'oublier cela, frerot, dit Harry, dont l'haleine lançait des nuages de vapeur dans l'air glacé. Je t'ai entendu te plaindre de l'exiguïté et de la puanteur de ton logement avant même que nous eussions levé l'ancre.

James était d'humeur maussade et, sous un ciel gris et menaçant, le décor était à l'avenant. Dépourvu d'arbres, battu par le vent, plat et sans caractère, il n'y avait rien dans ce paysage morne qui fût propre à vous remonter le moral. Cette route parlait de défaite plus encore que ce défilé de réfugiés. On avait dépassé plusieurs chariots chargés de blessés et quiconque prenait la peine d'y regarder de près pouvait voir que nombre de ces uniformes en loques étaient britanniques.

Le conducteur, là-haut sur le siège, joua de son fouet pour contraindre les chevaux à sortir la voiture d'une ornière gelée. Le véhicule fit une embardée, obligeant plusieurs piétons à se jeter de côté.

Sourd à leurs cris de protestation, James, tout en changeant de position dans l'espoir, toujours déçu, de tromper sa gêne, lança un regard sans aménité en direction des grosses fesses du cocher.

– Les privations dont vous autres marins vous accommodez m'ont toujours confondu. Même l'esprit le plus élevé du bord n'a pas droit à ses aises. Quoi qu'on fasse pour l'arranger, la chambre d'un commandant n'a rien d'un salon. Pour moi, j'en ai soupé, des aménagements intérieurs de navires.

– En ce cas, tu dois être content de rentrer à la maison.

James se renfroigna : la malice de cette remarque ne lui avait pas échappé. Mais son irritation resta dirigée contre le seul cocher.

– Toute cette histoire des Français qui seraient sur nos talons n'est que du pipeau. Un bobard destiné à gonfler les appointements de ce maroufle.

Le canon tonna derechef comme pour lui apporter le démenti. Harry, déplaçant une fois de plus son mousquet, regarda en direction du sud et de la ligne de front. Cette canonnade, qui devait marquer le lieu d'une bataille, si bataille il y avait, se trouvait certes à bonne distance, mais les Français avaient sans doute dépêché des patrouilles de cavalerie. La foule qui cheminait sur cette route était, contrairement à James, bien consciente du danger. Ces gens avaient entendu dire que la frontière grouillait d'une armée de jacobins qui, brûlant de ferveur révolutionnaire, avaient résolu de « libérer » leurs frères en oppression du Nord, à savoir les pauvres et arriérés paysans des Flandres. Étant donné les nouvelles qui arrivaient de France, il n'était pas surprenant qu'une bonne partie de la population locale eût choisi de décliner la proposition.

Après avoir mis bas leur propre royauté, les Français entendaient maintenant exporter chez leurs voisins les bienfaits de la *liberté*, de l'*égalité* et de la *fraternité*. Seulement, ces belles idées incluaient le régime de la Terreur, qui voyageait avec sa guillotine comme en compagnie d'une maîtresse assoiffée de sang. Les despotes révolutionnaires avaient embrasé la totalité de l'Europe, ce qui, leur faisant contourner maint champ de bataille potentiel, avait grandement rallongé le trajet des frères Ludlow rentrant chez eux retour de Gênes. Ils allaient maintenant devoir franchir la Manche en cette fin d'octobre, mauvaise époque pour traverser un bras de mer qui n'était pas réputé pour sa clémence, même au plus fort de l'été.

– Il se peut que tu dises vrai, James. Ces canons sont à des milles d'ici. Mais, pour moi, je m'en remets à ce que je vois, et ce qui s'offre à mon regard ressemble sacrément à une armée qui se replie.

James avait lui aussi noté que les soldats alliés qu'ils avaient rencontrés se dirigeaient pour la plus grande part vers le nord. Toutefois, il n'allait pas se laisser entamer par ce genre de raisonnement. Même, cette pensée ne fit qu'accuser sa mauvaise humeur.

– Ce pendard que nous avons engagé pour nous conduire devrait se produire sur les planches. Jamais je n'ai vu pareil comédien.

Comme pour attester la déclaration de James, le cocher, qui avait déjà répété plusieurs fois le même numéro, se retourna sur son siège pour lui jeter un regard apeuré. Même s'il n'avait pu entendre les paroles de son passager, il ne pouvait que frémir devant son œil furibard.

– Je considère qu'après nous avoir extorqué une somme pareille pour prix de ses services, il pourrait nous faire grâce de ses mines mélodramatiques. Mais non. Il lui faut me rouler des yeux blancs toutes les trois minutes.

Harry Ludlow avait été lui aussi passablement intrigué par le comportement du cocher, mais ce n'est qu'en cet instant, en l'observant avec soin, qu'il découvrit la vraie raison de l'inquiétude du bonhomme. Marin jusqu'au bout des ongles et beaucoup plus rustique que l'élégant James, il prenait rarement le ton de voix languissant, l'air d'indifférence ennuyée que son cadet, lorsqu'il était bien luné, adoptait avec beaucoup de naturel. Il le fit malgré tout cette fois-là, allant même jusqu'à feindre de bâiller.

– J'avancerais que, présentement, ce pauvre garçon a plus peur de toi que des Français.

– Mon Dieu, mais pour quelle raison ?

Harry contrefit un nouveau bâillement et, de sa main gantée, désigna le giron de son frère.

– Tu as remarqué dans quelle direction pointe ton mousquet ?

James baissa les yeux vers le long fusil qu'il tenait sur

les genoux, puis son regard remonta toute la longueur du canon et il se trouva contemplant de nouveau l'ample postérieur du cocher, contenu dans des chausses en cuir tendues à rompre.

– M'est avis, reprit Harry, qu'obligé de se faufiler à travers la foule sur cette chaussée irrégulière, il craint que tu ne décharges ton arme par accident.

Pender s'esclaffa, montrant dans le demi-jour des dents éclatantes, et, d'une voix lugubre :

– Ça, monsieur, vous pourriez lui faire dans cette partie du corps plus de trous qu'il ne lui en faut.

James se hâta de déplacer son mousquet, puis, s'efforçant de conserver une mine sévère, se retourna vivement vers le domestique. Mais le pétilllement de son regard le trahissait.

– Perspective plutôt tentante, Pender. Oui, très tentante en vérité !

On n'entendait plus le bruit du canon, mais cela ne contribua pas à apaiser le soupçon de panique qui flottait sur Flessingue. Le petit port de pêche était bondé : il lui fallait à la fois recevoir, venant de l'est, des approvisionnements militaires, et, affluant de l'ouest et désireux de s'embarquer pour l'Angleterre, les Flamands les plus aisés. S'ajoutaient à cela les blessés ainsi qu'un nombre considérable d'hommes de troupe séparés de leurs unités. Toutes les auberges, bien peu nombreuses dans la modeste localité, étaient pleines à craquer, et les rues étroites s'encombraient de chaises et de chariots dont les occupants, tous candidats à l'émigration, ne connaissaient plus ni courtoisie ni règle de circulation. Cela faisait une vingtaine de minutes que la voiture des Ludlow était arrêtée au même endroit. Le passage était bloqué quelque part en avant et l'on s'y expliquait dans un concert de sifflets et de vociférations. Pender, parti voir ce

qu'il en était, reparut la mine sombre, lui ordinairement plutôt gai.

– Nous ferions mieux de poursuivre à pied, monsieur. Une berline chargée à rompre a perdu une roue. Avec un chargement pareil, je ne les vois pas la soulever au cric : la réparation va prendre des heures.

– Fort bien, Pender. Vous allez pousser en ville et voir s'il y a un endroit où l'on pourra nous servir à dîner. Et trouvez-nous une paire de porteurs pour les coffres.

Pender hocha la tête, puis tourna les talons et se glissa au milieu de la foule qui se pressait de part et d'autre de la voiture. Harry s'adressa à son frère, qui n'avait rien dit depuis un bon moment :

– Je doute que l'on puisse trouver facilement une chambre. Et s'il faut en croire les rumeurs, les Français pourraient être ici d'un moment à l'autre. Plutôt que de s'attarder en ville, il vaudrait mieux prendre logement à bord d'un navire.

James ne leva pas même les yeux.

– Fais ce que tu penses préférable, Harry.

Son attitude était parlante. En temps normal, avec son œil de peintre obsédé du détail, James était un observateur aigu de tout ce qui l'entourait. Les émotions, et tout particulièrement l'angoisse qui s'affichait sur le visage des autres voyageurs, auraient dû titiller son intérêt ; et Harry, qui, même lorsqu'il n'avait pas de destination précise ou d'armée aux trousses, était toujours pressé, lui reprochait souvent de faire traîner les choses en longueur. Mais ce n'était pas le cas aujourd'hui. Il était manifeste que tout ce que James avait chassé de ses pensées pendant la remontée d'Italie revenait maintenant le hanter. Et Harry en était passablement contrarié car il avait eu des raisons de penser que, compte tenu du temps qui s'était écoulé et des distractions qu'ils avaient eues, l'affaire s'était résolue d'elle-même. Or voilà qu'aujourd'hui, dans la dernière étape du voyage, alors qu'on allait s'embarquer

pour l'Angleterre, les motifs qui en avaient chassé James lui revenaient en foule.

– Impossible de rester ici, lui dit Harry avec douceur. En revanche, nous pourrions pousser jusqu'à Amsterdam...

James se résolut enfin à croiser son regard. Il eut un sourire.

– Non, frerot. C'est toi qui es dans le vrai – il se claqua la cuisse avec une exubérance qui ne lui ressemblait pas du tout. Excuse-moi de faire un si piètre compagnon. On dirait bien que l'idée de rentrer au bercail a perdu pour moi tout son attrait.

– Peut-être la situation aura-t-elle évolué à ton avantage.

James souriait toujours, mais ses yeux trahissaient son peu d'enthousiasme.

– Peut-être. Mais allons d'abord nous mettre quelque chose sous la dent; je suis proche de l'inanition – son regard se posa sur le dos du cocher et la résignation du bonhomme face à ce qui se passait devant dut l'irriter, car son visage se ferma de nouveau. De plus, je suis las de contempler le cul de cet imbécile.

– Je suis content que ton séjour en mer à mes côtés ait assoupli ton langage. Je gage que tes riches clients et amis le trouveront un rien salé.

James se pencha pour poser la main sur le genou de son aîné.

– J'ai grandement bénéficié de ce temps passé à tes côtés, frerot, à terre comme en mer. Si je parais un peu abattu, cela n'a rien à voir avec toi.

Le retour de Pender, accompagné de deux porteurs crasseux, leur évita un moment de gêne, car, tout en étant proches, ils avaient le bon goût d'éviter tout excès d'intimité, chacun étant bien conscient qu'il y avait des pans entiers de la vie de l'autre qui ne le regardaient pas. Le cocher se retourna au moment où les porteurs empoignaient les coffres à l'arrière

de la voiture. Il avait à l'œil cette lueur universelle de qui escompte une gratification. Il n'eût pas été facile de dire à quoi pensait James quand le malheureux accrocha son regard, mais son expression était plus que suffisante pour annihiler tout espoir de rémunération supplémentaire.

La foule s'était faite encore plus dense. La chaussée avait dégelé depuis longtemps et, avec tout ce passage, elle s'était transformée en cloaque. Glissant dans la boue, jouant des coudes au milieu de la presse, Harry et James suivirent Pender et les porteurs. C'est avec quelque soulagement qu'ils pénétrèrent dans la cour de l'auberge, où était épandue de la paille. Un tout petit gamin se précipita avec un seau et une brosse, désireux de décrotter pour une piécette les bottes de ces messieurs. Ne se sentant pas le cœur de le renvoyer, les deux frères le laissèrent faire, s'accompagnant d'un déluge de paroles qu'ils ne pouvaient comprendre.

– On dirait bien que ce gamin a fait passer toute la boue de mes bottes sur le bas de mon manteau ! s'exclama James.

Mais il souriait et Harry fut content de noter que ses yeux ne démentaient pas ce sourire. Cela ressemblait plus au James qu'il connaissait. Son propre manteau était dans le même état, mais cela n'entama en rien sa générosité et la pièce qu'il donna au garçon excédait grandement le mérite de ses services ou de son savoir-faire.

Ils durent se baisser pour entrer dans la salle de l'auberge, se prenant à tousser dès qu'ils respirèrent un air chaud saturé par la fumée des pipes. Assis contre le mur près de la cheminée, manteau déboutonné, visage rougi par la chaleur, Pender montait la garde auprès des coffres. Il leur adressa la parole, sans se lever, et son doux grasseyement du Hampshire leur parut ajouter à l'endroit une note de bienvenue.

– J'ai vu le patron, mes bons messieurs. Il parle un peu l'anglais. Il m'a dit qu'il ne pourrait même pas nous loger aux écuries – ses yeux pétillèrent au milieu de sa face cra-

moisie. Nous sommes comme qui dirait moins bien lotis que Marie et Joseph !

Un observateur aurait pu s'étonner d'entendre un domestique s'adresser de la sorte à ses maîtres et trouver singulier qu'il eût le front de rester assis, sans parler de faire de l'esprit, en leur présence. Pourtant, ni l'un ni l'autre des frères Ludlow ne parut s'en formaliser. Quoiqu'il ne fût pas tout à fait un égal, Pender était bien plus qu'un simple domestique à leurs yeux.

– Je me soucie plus de la table que du lit, dit James en déboutonnant son manteau pour jouir de la chaleur du foyer.

– Ça, il va pouvoir nous le fournir, mais, à mon avis, débordé comme il l'est, ce ne sera pas donné.

– Peu importe la dépense, prononça Harry, aussi affamé que son frère. Trouvez-nous une table, Pender, et dites au patron de nous dégoter un vin digne de ce nom. Et tant que vous y serez, demandez-lui donc s'il a connaissance de trois places à bord d'un navire en partance pour le Kent.

Ils devisaient paisiblement, assis dans un box à hauts dossiers. James se découpa un autre morceau de la volaille passablement coriace qu'on leur avait servie, et le brandit sous le nez de son frère.

– À en juger par la qualité de sa chair, ce volatile date de Mathusalem. Le cuisinier a tenté de le rendre comestible en l'agrémentant de cette sauce, mais il y a échoué.

Harry laissa sa fourchette en suspens le temps de répondre :

– Moi, je trouve cela tout à fait mangeable.

– Le froid a dû t'émousser le goût, frérot.

Harry entendit à peine. Il avait levé la tête en direction d'un quidam qui se dirigeait vers leur table. À voir cette démarche

chaloupée et ce visage buriné, il identifia aussitôt un marin. L'homme avait les cheveux longs, poivre et sel, détachés, avec deux touffes de poils en arrière des pommettes. Ses hardes, quoique de bonne qualité, présentaient des traînées de sel, et les boutons de cuivre qui en ornaient les parements étaient tout vert-de-grisés. Considérant ses favoris broussailleux, Harry eut l'impression d'avoir déjà rencontré le personnage, mais il n'arrivait pas à mettre un nom sur ce visage.

– Monsieur Ludlow ? s'enquit l'inconnu en regardant tour à tour les deux frères, ses épais sourcils plissés par l'indécision.

– Nous portons tous les deux ce nom, monsieur, lui repar-tit Harry.

L'autre inclina la tête, puis renifla bruyamment.

– Tobias Bertles, commandant du *Planet*. Il s'agit d'un senau, type de navire ventru et confortable. Votre domestique est venu me trouver, me disant que vous aviez un besoin urgent de vous embarquer.

– En effet, capitaine Bertles, répondit James tout de go.

Il avait conscience d'avoir pris son frère de vitesse, tout comme il savait qu'il eût été judicieux de relativiser le mot urgent. Se déplaçant sur la banquette pour faire de la place, il désigna l'énorme plat trônant au centre de la table.

– Voulez-vous vous joindre à nous ? Nous avons là un mets qui plaît, semble-t-il, aux marins.

Bertles ne perçut pas le sarcasme ni ne comprit que la remarque était destinée à l'autre Ludlow. Il se glissa sans façon sur la banquette et adressa à Harry, assis en face de lui, un joyeux signe de tête.

– Ça, messieurs, si vous en avez de trop, c'est pas de refus !

– Allez-y, piochez, l'invita James en poussant son assiette devant lui. Je vous conseille toutefois de faire attention à vos quenottes.

Bertles le regarda, perplexe, les touffes de poils gris tressaillant légèrement sur ses joues vermeilles. Baissant la tête pour prendre une première bouchée, il reporta son regard sur Harry, l'air de se demander si on n'était pas en train de le mettre en boîte, et ce fut pour s'apercevoir que son vis-à-vis l'examinait attentivement. Ce nom de Bertles disait quelque chose à Harry Ludlow et il détestait l'idée qu'il pût oublier un visage.

– Mon frère a des goûts raffinés, capitaine. Cette volaille n'a pas l'heur de lui plaire. Quant aux marins, c'est de moi qu'il parlait.

Bertles opina vigoureusement, comme si cela allait de soi.

– Un marin sans navire, bien sûr, ajouta Harry.

– J'appareille avec le jusant, monsieur.

– Cela nous convient parfaitement, dit James. À condition toutefois que vous ayez de quoi nous loger convenablement.

– Je ne peux vous proposer que ma grand-chambre, qu'il vous faudra partager avec moi, mes officiers et un autre passager, car j'ai abandonné ma propre cabine à un couple marié.

– Votre destination est l'Angleterre, capitaine? interrogea Harry.

– J'arrive de Deal, monsieur, dit Bertles en le regardant droit dans les yeux, comme s'il le mettait au défi de le situer. C'est là que je compte me rendre si le temps le permet.

C'était une chance : Deal était le havre le plus proche de la maison des Ludlow, située à Chillenden.

– En ce cas, intervint James, il ne vous reste plus qu'à chiffrer le prix de notre passage.

– Vous vous rendez donc à Deal! fit Bertles en abattant le plat de la main sur la table, comme s'il venait de résoudre une énigme.

Il s'était redressé sur la banquette, signe d'une certaine excitation. James, qui s'apprêtait à répondre par l'affirmative, sentit son frère lui faire un appel du pied.

– La côte du Kent fera l'affaire, capitaine Bertles, même s'il nous reste une journée de voyage.

L'autre fronça ses sourcils broussailleux, ce qui les rapprocha de ses épais favoris. Mais il arborait un sourire entendu. Il était accoutumé à marchander.

– C'est égal, monsieur Ludlow. Si j'étais vous, je n'hésiterais pas, car à chercher un autre embarquement vous pourriez fort bien rester en carafe ici. M'est avis que Flessingue n'est pas un endroit très sain pour les Anglais. Et je suppose que vous avez croisé autant d'éclopés que moi...

– Est-ce que vous transportez des blessés ? demanda Harry.

– Non, monsieur. Tobias Bertles travaille au comptant et non pas en échange d'un bout de papier que les Horse Guards honoreront misérablement quand bon leur semblera. Et puis je ne suis pas à court de passagers. On ne manque pas ici de gens nantis qui cherchent à fuir les jacobins. Un tel afflux a fait monter les prix. Non que je me refuse à donner le pas à un étranger sur un compatriote. Mais on ne peut pas attendre de moi que je demande moins que le tarif en vigueur.

– Qui s'élève à ?... s'enquit Harry, le pied toujours sur celui de James et sans quitter Bertles des yeux.

– Vingt-cinq guinées par tête de pipe.

– Dix, dit Harry, levant aussitôt la main pour couper court à la réponse de Bertles. Et avant de vous écrire qu'on en veut à votre chemise, capitaine, sachez que j'ai moi-même sillonné ces parages, en temps de guerre comme en temps de paix.

Bertles soutint le regard de Harry, mais ses prunelles étaient mobiles, comme s'il cherchait une faille dans la résolution de son interlocuteur.

– C’est, ma foi, bien possible. Mais en dessous de quinze, ce serait du vol.

– Tope là! lança James – et, comme son frère lui jetait un regard furieux, il lui dit dans un sourire : J’avais le pied qui commençait à s’engourdir.

Ignorant la sauce qui lui coulait le long du menton, Bertles prit une autre bouchée et regarda tour à tour les deux frères en se demandant quelle pouvait bien être l’activité de ces deux « passagers ». Mais le prix lui convenait et il appliqua une tape sur l’épaule de James.

– C’est entendu. Et dans ces quinze guinées j’inclus un dîner de première.

James baissa les yeux vers l’assiette de Bertles.

– Dites, capitaine, comment avez-vous trouvé cette volaille ?

– Savoureuse, monsieur. Positivement savoureuse.

Bertles, se mettant en devoir de poursuivre son repas, ne vit pas l’expression de désespoir qui passa sur le visage de James Ludlow.

Ils avaient à peine terminé leur fromage quand commença le tohu-bohu. La nouvelle qui se répandait par les rues comme une traînée de poudre atteignit bientôt l’auberge, gagnant la salle bondée à la manière d’un raz de marée. Des voix angoissées s’élevèrent et la foule se mit à se disperser dès qu’elle eut assimilé l’information. La salle se trouva subitement déserte, à l’exception de Pender qui, marchant à contresens des fuyards, s’était avancé vers le fond, les traits plissés par l’inquiétude.

– Les Français sont aux portes de la ville, monsieur, dit-il à Harry. Surtout de la cavalerie. Celui qui commande ici a improvisé une ligne de défense avec les soldats qui déchargeaient les approvisionnements.

– Ils ne vont pas tenir, commenta Bertles d'un ton placide. Ils sont à peine cinq cents dans tout le port.

– Il serait plus prudent de se mettre en route, capitaine, avança James.

– Il serait peut-être judicieux d'embarquer sur-le-champ. Mais ce n'est pas une horde de jacobins qui va me faire modifier mon projet. J'appareille à la marée descendante comme je l'ai décidé.

– Loin de moi l'idée de contester vos décisions, monsieur, mais...

Harry interrompit James de crainte qu'il ne vexât Bertles. Si Flessingue était investie, fût-ce par un cordon de cavalerie, ils avaient plus que jamais besoin du bonhomme.

– Ne t'affole pas, frérot. Les Français ne tenteront rien avant l'arrivée de leur artillerie.

– D'ici là, intervint Bertles, les nôtres auront mis le feu à leurs approvisionnements et seront prêts soit à rembarquer soit à se rendre.

– Vous ne redoutez donc aucun réel danger? interrogea James.

Les favoris de Bertles s'agitèrent.

– À moins que les jacobins n'aient appris à marcher sur l'eau, ce qui est peu probable, vous en conviendrez, je vous répondrai que non, monsieur Ludlow – et d'empoigner la bouteille, à demi entamée. Je dirais que nous avons le temps de vider ce flacon et de boire à la damnation des Français.

Venant d'essayer la condescendance de Bertles, James eut une réponse un peu sèche :

– Pardonnez-moi si je m'abstiens, capitaine. Je ne puis souhaiter la damnation de toute une race.

II

Le « dîner de première » de Tobias Bertles fut une agréable surprise, car, encore que tout simple, il avait été préparé avec des produits de qualité. Poisson frais pour commencer, hareng et turbot, suivi d'une belle terrine de fromage de tête, et, en plat de résistance, un véritable rôti anglais servi avec ris et crépinettes, auquel on fit honneur.

Le commandant avait récupéré sa minuscule cabine pour recevoir ses passagers et, le *Planet* dansant gentiment au bout de son câble, l'occasion s'apparentait à un raout de terriens plutôt que de marins ; seule l'explosion, de temps à autre, d'un entrepôt – un éclair suivi d'une détonation sourde – était de nature à leur rappeler la réalité de la situation. Bertles, qui avait paru un peu fuyant de prime abord, s'épanouit dans le rôle de l'hôte. Il fit les présentations avec grandiloquence et servit un verre de sillery à ses convives afin de les mettre en bouche. Il y avait à peine la place de loger les cinq dîneurs supplémentaires. Le poêle était chauffé au rouge et, chaque fois que la porte s'ouvrait au passage d'un nouveau plat, un courant d'air glacé faisait frissonner les personnes présentes.

Le couple marié était composé d'un major du génie nommé Franks, la quarantaine, et de sa jeune épouse, Polly, vraiment jolie, teint de lis et boucles blondes. Mais la dame n'était pas faite pour la compagnie des hommes, car aucune parole

ne franchissait ses lèvres qui ne portât quelque équivoque. Qu'elle fût tout à fait candide et parfaitement inconsciente de ce travers ne laissait pas d'amuser les Ludlow et d'irriter son mari chaque fois qu'elle énonçait une perle, ses grands yeux bleus très animés et ses accroche-cœurs s'échappant un à un d'une ravissante charlotte. Franks éprouva le besoin d'expliquer sa présence à cette table alors même que ses camarades travaillaient à élever un genre de fortification destinée à protéger la ville : il avait proposé son concours et s'était vu poliment remercier. Le colonel en charge de l'opération lui avait expliqué que, loin de chercher à défendre Flessingue, il n'avait en vue, avec les terrassements qu'il faisait faire, qu'un subterfuge destiné à arrêter un moment les Français et à empêcher la ville de céder à la panique, panique qui eût grandement entravé son dessein de détruire tout ce qu'il pourrait avant la fin de la journée, puis de rembarquer ses hommes.

L'autre passager était un jeune homme du Warwickshire, nommé Wentworth, dont la famille faisait du négoce aux Pays-Bas et y vendait les nouvelles et étonnantes techniques fleurissant dans ces manufactures dont se hérissaient à vue d'œil des cités comme Birmingham. Grand et mince, le cheveu blond, il avait un maintien grave encore accusé par une paire de besicles qui lui glissait continuellement sur le nez. Sa conversation, profuse car il était d'une nature volubile, tournait exclusivement autour de questions de profits et de perspectives d'avenir, s'étendant même à des champs d'activité comme la vente d'armes qui s'étaient ouverts à la faveur du présent conflit. S'y mêlaient toutefois des jérémiades sans fin à propos de tout ce qui l'avait heurté : la cuisine flamande et les manières des gens du cru, l'état des chemins, les auberges, ainsi que la réaction des autochtones face aux merveilleuses propositions qu'il leur soumettait. Le fait que leur pays fût envahi n'était pas regardé comme une excuse valable. Harry

et James, qui eussent préféré, et de loin, prêter l'oreille au babil de Polly Franks, avaient atteint le comble de l'ennui lorsqu'on passa à table. Le dîner se révéla en revanche très animé.

N'ayant à son bord que ces quelques passagers, le *Planet* n'avait pas été gagné par l'atmosphère d'affolement qui régnait sur les autres navires du port. Le mouillage était sillonné de canots qui, à la lueur de torches, transportaient blessés, réfugiés et vivres. Rien de toute cette panique ne gagnait la chambre. La traversée, assurait Bertles, serait de courte durée, car le vent était établi à l'est. Aussi la petite société échangea-t-elle expériences et anecdotes, sur le mode futile que cultivent les gens en transit.

– J'ai beaucoup voyagé dans la région, disait Wentworth, qui, au grand soulagement de Harry, avait choisi le major Franks pour interlocuteur, et il n'y a pas que les fortifications qui aient besoin d'une remise en état.

– Je vous en prie, monsieur, ne nous parlez pas de fortifications ! s'exclama Polly. J'en ai été abreuvée. Il n'y a rien de plus assommant que d'être entourée d'hommes passionnés... – elle marqua un temps pour prendre une bouchée de turbot, laissant ses convives dans l'attente de ce qui allait suivre –... par ces questions. Quand ils n'ont pas en tête de voir s'ériger leurs machins, ils ne pensent qu'à en culbuter d'autres. Et les bouches à feu, pointées par-ci et par-là ! Pointer et décharger à n'en plus finir ! J'en viens à me demander si les hommes ne pensent pas qu'à cela.

– Messieurs, se hâta d'intervenir son mari, j'ai cherché à persuader les Hollandais de rénover leur ligne de défense, ceci à la lumière de ce qui se joue en ce moment à moins de deux milles d'ici.

Au départ, Franks avait été dépêché de Shorncliffe pour inspecter les ports flamands proches de la frontière avec la France. Beaucoup étaient depuis longtemps hors d'état et

ceux qui étaient capables d'opposer quelque résistance avaient souffert des incursions menées au début de l'année par les troupes de Dumouriez. Certes, ce dernier avait rallié la cause royaliste et l'invasion avait échoué. Mais la menace était là derechef, avec de nouvelles armées, commandées par des généraux adeptes des idées révolutionnaires comme Hoche et Pichegru. Il était essentiel de mettre rapidement en œuvre un programme de reconstruction. Malheureusement, les Hollandais n'avaient pas suivi son conseil et les armées alliées en avaient payé le prix. Franks était allé tenter de convaincre les autorités des ports du nord du pays, mais, contre toute évidence, il n'avait pas été entendu.

– Pensez-vous que les habitants des villes rhénanes vous écouteront ? lui demanda Harry.

– Ils reconstruiront certainement, monsieur Ludlow, mais uniquement avec l'apport de l'or anglais. Ils ne sont pas plus désireux de se débrouiller tout seuls que les autres nations européennes.

James intervint. Ayant à l'origine regardé d'un œil favorable la révolution de 89, il estimait qu'en dépit des récents excès les Français avaient des arguments en leur faveur.

– Nos ennemis ne semblent pas rechercher nos subsides. Ni avoir besoin de vos avis. Ils sont soutenus par la force de leurs idéaux.

– Qu'est-ce donc que ces boules brunâtres, capitaine Bertles ? voulut savoir Polly, désignant un des mets que l'on venait de servir.

Son mari, qui s'appêtait à faire à James une réponse bien sentie, dut aussitôt divertir ses énergies.

– Ce sont des crépinettes, ma chère.

– Ah ? Je crois bien n'en avoir jamais vu de si grosses – et, à l'adresse du maître des lieux : Je suppose qu'il faut les découper. Par ma foi, je suis bien certaine que j'étoufferais si je devais avaler une aussi grosse boule.

James venait de s'apercevoir du manque de tact qu'il y avait à se faire l'avocat de la Révolution en présence d'un officier d'active qui venait de voir son armée battre en retraite.

– Acceptez mes excuses, major Franks, dit-il en s'efforçant de ne pas sourire à la dernière sortie de Polly. J'ai parlé trop vite et trop librement.

L'argument était un peu bancal, mais l'excellent major le prit en bonne part :

– Monsieur, étant anglais, je sais les bienfaits de la liberté.

On faisait bonne chère, la bière coulait avec libéralité et la conversation allait bon train. James et le major s'attardèrent un moment sur le sujet, cher à ce dernier, des fortifications de la Hollande.

– Car les Français ne restent pas bras croisés, monsieur Ludlow.

Polly, qui avait écouté Mr Wentworth lui parler des boutons de Birmingham – un penny la paire grâce au nouveau procédé –, mordit une fois de plus à un hameçon qui ne lui était pas destiné :

– Même si on les repousse, ils reviennent à l'assaut, monsieur Ludlow. Et je suis bien placée pour le savoir : mon mari ne cesse de le répéter matin, midi et soir. Le Français est ainsi fait. Mais j'espère qu'ils n'arriveront jamais à leurs fins, car ce sont des gens détestables et qui s'adonnent à la rapine...

Impossible de mettre en présence deux marins, en particulier si chacun commande son propre bâtiment, sans qu'ils en viennent à parler de la mer et de ses dangers, des différents types de navires et des différentes sortes d'hommes qu'ils ont eu à côtoyer, les bons, les mauvais et jusqu'aux scélérats.

Harry était très tenté de demander à Bertles s'ils se connaissaient, car l'impression de l'avoir déjà rencontré était plus forte que jamais. Mais l'autre ne donnait aucun signe que ce pût avoir été le cas ni ne laissait dans la conversation de

blanc qui lui permît de s'en enquérir. Ses questions regardant les récentes activités de son interlocuteur ne relevaient que de la simple courtoisie, et il n'écoutait les réponses que d'une oreille apparemment distraite. Non que Harry lui révélât grand-chose ni ne l'informât des événements étranges des dix-huit derniers mois, soit depuis que son frère et lui avaient quitté l'Angleterre ; il bornait son propos aux ports qu'ils avaient visités et aux paysages qu'ils avaient contemplés. Ainsi Bertles resta dans l'ignorance du fait qu'il avait à sa table un corsaire plein de réussite.

Dans l'entrepont, Pender, réservé par nature, habitué depuis toujours à garder les choses pour lui, affectait la même retenue. Mais cela n'empêchait pas ses compagnons de chercher à lui tirer les vers du nez. Le nom de Ludlow avait aussitôt fait dresser l'oreille aux matelots, gent cancanière et toujours curieuse des passagers, et Pender fut bien obligé de leur donner quelques os à ronger : la fortune et l'influence des frères Ludlow, leur ascendance. Car enfin, qui, sinon un richard, était en mesure d'emmener avec lui un domestique à travers l'Europe ? Néanmoins, tout en vidant des pots de bière pour faire descendre son souper, il celait plus d'informations qu'il n'en livrait, et son peu d'entrain à répondre à un flot ininterrompu de questions paraissait laisser ses compagnons quelque peu insatisfaits.

– Ça doit pas être mal d'avoir un amiral pour paternel, observa un des hommes, qui avait enfin fini par se lasser d'interroger Pender sans résultat.

– Il y a amiral et amiral, fit un autre. T'en as qu'ont pas même un pot de chambre où pisser. Mais, comme je disais, j'ai déjà entendu parler de ce Ludlow et je crois me souvenir qu'il s'est pas mal débrouillé en son temps.

Pender considérait le matelot par-dessus le bord de son

pot à bière. L'amiral Ludlow avait même fort bien mené sa barque, puisqu'il s'était constitué une belle fortune à la faveur de son commandement aux Antilles. Mais cela ne les regardait pas. Aussi les laissa-t-il sur leur faim tout en continuant de siroter sa bière. Pour finir, comprenant qu'ils n'en tireraient plus rien, ils changèrent de sujet :

– Et le militaire, là, qu'est-ce qu'il fait avec une femme qu'a la moitié de son âge ?

– Si tu ne connais pas la réponse à cette question, c'est que t'es pas futé. M'est avis que si le bateau roule cette nuit, ce sera pas seulement à cause de la houle.

On ne se divertissait pas moins dans la grand-chambre. Bertles, qui, comme la plupart de ses hôtes, transpirait d'abondance, était visiblement heureux de cette bonne ambiance. Dès que la table eut été débarrassée, il sortit le porto et une grande coupe pleine de noix. Les traits du major Franks se figèrent dès qu'il avisa cette dernière : il savait ce qui allait s'ensuivre.

– Des noix ! s'exclama gaiement Polly, le visage à présent rosi par le vin. Comme j'aimerais en casser une paire entre mes mains. Mon père y arrivait et moi, je n'y ai jamais réussi.

Son époux contemplait les barrots de pont au-dessus de lui comme s'il y cherchait une délivrance. Il ne pouvait malgré tout lui échapper que les autres hommes l'enviaient, et surtout le jeune Mr Wentworth, qui, au cours de cette dernière heure, avait tout fait pour monopoliser l'attention de Polly. James était aux anges, qui la voyait comme une créature d'un autre temps, jacobéenne par l'esprit¹. Il avait envie de la

1. L'époque de Jacques I^{er} (1603-1625), dont la cour était frivole et débauchée.

peindre, gratis, et il le lui dit. Elle lui opposa une gloussante fin de non-recevoir. James avait de trop bonnes manières pour lui faire remarquer à quel point son talent était prisé dans la société chic de Londres. Harry, qui eût vanté son frère, rata l'échange, car il notait à cet instant précis un changement dans les mouvements du navire. Mais il revint aussitôt à la conversation. Pour lui, cette Polly Franks représentait le confort du foyer, l'Angleterre et la vie de famille. Toutes choses après lesquelles, en bon marin, il languissait lorsqu'il était au loin, et qu'il brûlait de laisser derrière lui lorsqu'il y avait momentanément goûté.

Mais elle lui faisait rêver d'autre chose encore. Même si les propos de la jeune femme causaient l'hilarité générale, elle se signalait par une indépendance d'esprit qui ne laissait pas de lui rappeler la personne qu'il avait le plus hâte de revoir. Célibataire en pleine possession de ses moyens, il nourrissait les mêmes appétits que les autres hommes et, favorisé par la nature comme par la naissance, il n'avait jamais vu le beau sexe lui ménager ses faveurs. Bien sûr, pour le marin qu'il était, il ne s'agissait que de bonnes fortunes. Il entretenait toutefois une relation qui comptait plus à ses yeux, sans toutefois qu'elle menaçât de lui mettre le fil à la patte, ce qu'il n'eût pas supporté.

Touchant Naomi Smith, les âmes jalouses parlaient de droit de cuissage, ce qui prouvait bien à quel point elles la connaissaient mal. Sa liaison avec Harry Ludlow n'avait rien à voir avec une quelconque complaisance à l'égard du seigneur du lieu. Veuve de bonne heure et à présent unique propriétaire du *Griffin's Head*, Naomi paraissait tout aussi désireuse que Harry de conserver sa liberté. Vraiment très jolie et manifestement à l'abri de la gêne, elle avait reçu d'innombrables demandes en mariage, aimablement rejetées pour la plupart. Et ce n'était pas qu'elle fût tout sucre et tout miel.

Elle avait, comme Polly, tendance à parler comme cela

venait, quoiqu'elle fût moins encline à gaffer. Elle se souciait peu du sexe de ses interlocuteurs, faisait état de ses propres opinions au lieu de les emprunter à autrui et ne se souciait pas de chercher protection auprès d'un homme. Certains jugeaient cette attitude malvenue. Harry Ludlow la trouvait pour sa part estimable.

Il fut arraché à ses pensées lorsque Bertles lui remplit son verre. Le capitaine du *Planet* était à l'évidence ravi. Il versa libéralement du porto dans le verre de Polly, conscient de lui être pour une bonne part redevable du succès de son dîner. Tous complimentaient Franks et lui disaient la chance qu'il avait de posséder une femme comme elle. Celui-ci gardait le silence et, si on lui avait demandé d'expliquer son attitude, il aurait répondu à ces messieurs qu'ils ne vivaient pas avec elle.

– Madame, messieurs, déclara Bertles en se levant de table, pardonnez-moi mais je sens le courant se renverser sous la voûte et il me faut aller m'occuper de l'appareillage.

Il tendit le bras derrière lui vers un pupitre qui avait été poussé dans un coin pour faire de la place, et y prit un encrier et un dossier en maroquin sur lequel le nom du navire était inscrit à l'or.

– Une petite requête, car je ne vais peut-être pas pouvoir revenir parmi vous, ce mouillage étant tellement bondé. Il vous faut inscrire vos noms sur ce manifeste. De plus, j'aime bien y recueillir les commentaires, favorables ou non, de mes passagers. Si vous vouliez bien noter dans ce livre vos nom et adresse, assortis de vos occupations et réflexions, je vous en serais fort obligé.

– Est-ce qu'un commentaire favorable donne droit à une réduction sur le prix de la traversée? s'enquit Wentworth.

Il aurait voulu que l'on y vît une boutade, mais tout le monde comprit qu'il parlait sérieusement.

– Après un aussi bon dîner, monsieur? le contra James.

Bertles, qui paraissait avoir moins usé de la bière, du vin et du porto que ses invités, lui fit un grand sourire, ses petites touffes de poils tremblant sur ses joues rebondies. Il regarda Harry remplir le livre. Ce genre d'exercice était fâcheux. Si son nom et son adresse ne présentaient pas le moindre problème, la difficulté tenait à l'occupation. Il n'avait nul désir d'écrire qu'il était corsaire. Seulement, « commandant de navire » ne paraissait guère convenir pour quelqu'un qui désormais ne commandait jamais un bâtiment qu'il n'eût d'abord acheté. Il griffonna « armateur » et reposa la plume.

– Je suppose que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je vous accompagne sur le pont ? demanda-t-il en commençant de se lever.

Il interrompit son mouvement, restant mi-debout mi-assis lorsqu'il vit Bertles ciller, comme en passe de refuser.

– Bien sûr que non, lui répondit le commandant du *Planet* avec un sourire contraint.

James se leva d'un bond, en ayant toutefois garde de ne pas se redresser de toute sa taille, crainte de s'assommer contre les barrots.

– Je n'ai rien d'un marin, contrairement à mon frère, capitaine Bertles, mais je vous promets de ne pas rester dans le passage. J'ai moi aussi besoin d'un peu d'air frais.

Le silence dura une seconde de trop, à croire que Bertles se demandait si la requête n'avait pas un autre motif. Mais il finit par hocher la tête et, s'inclinant légèrement :

– Mais oui, bien sûr.

Mr Wentworth regardait le major de l'air d'espérer qu'il monterait lui aussi sur le pont. Mais Franks, même si son visage ruisselait de transpiration, n'allait assurément pas laisser un jeune célibataire seul en compagnie de sa femme. Il entendait garder un œil sur ce godelureau un peu trop prévenant. Le regard qu'il retournait à Wentworth était si éloquent qu'il mit fin à toute conversation. Du fait du silence

géné qui s'ensuivit, tout le monde oublia de noter ses qualités dans le livre.

La fraîcheur de l'air fit frissonner Harry. La nuit était claire, la lune presque pleine et le ciel piqueté d'étoiles. Des canots chargés des derniers blessés sillonnaient le mouillage à la lueur de torches. Des incendies ceinturaient la ville là où le colonel faisait abattre des maisons afin d'obtenir un champ de tir dégagé. Comment les habitants allaient-ils réagir quand ils verraient les soldats prendre la direction de la jetée pour rembarquer à bord des transports ?

Le vent était toujours à l'est-nord-est, léger mais établi. L'équipage, déjà au travail, était en train de halier le navire au-dessus de son ancre de bossoir. Quand elle fut décollée de la vase, le *Planet* commença d'éviter sous l'effet du courant et eut bientôt l'étrave pointée vers le large. L'ancre fut caponnée, le câble dégouttant d'eau rangé. Puis les matelots virèrent la croupière au cabestan et la seconde ancre fut bientôt dérapée, ensuite de quoi, au commandement de Bertles, les gabiers grimperent dans les enfléchures pour déployer les huniers.

Durant ces manœuvres, James observait son frère du coin de l'œil. Harry ne cachait pas son plaisir de retrouver la mer. Il renversait la tête en arrière et ses narines avaient des frémissements.

– Cet équipage m'a l'air efficace, frère, dit-il.

– Oui. Bertles devrait prendre garde que la presse ne les lui ramasse.

Se frayant avec habileté un chemin à travers le trafic, Bertles pilota lui-même jusqu'à l'ouvert de la baie. La houle se creusait à mesure que l'on quittait l'abri de la côte et, vent et courant portants, le navire taillait sa route. De nouvelles voiles furent établies. Les deux frères étaient silencieux, plongés dans leurs pensées. Le *Planet* avait une légère gîte et son avant plongeait avec régularité dans l'eau noire de la mer du Nord.

Depuis l'appareillage, James n'avait cessé de réprimer des bâillements.

– L'air marin, Harry. J'avais oublié à quel point il apporte le sommeil.

– C'est vrai, lui répondit son aîné.

Mais de toutes les choses qu'il apportait à Harry Ludlow le sommeil était la moindre.

Harry s'éveilla longtemps avant que le *Planet* fût à l'ancre. Le battement des pieds sur le pont n'avait cessé durant la nuit de filtrer jusqu'à sa conscience, mais pas suffisamment pour l'empêcher de dormir. En revanche, le changement de route et l'altération conséquente des mouvements du navire lui firent ouvrir un œil. Il sut d'instinct que le vent avait tourné ou bien que l'on avait lofé pour prendre un nouveau cap. Quand les matelots mirent à l'eau la première ancre pour mouiller en croupière, il était bien éveillé et quelque peu gagné par la curiosité.

Allongé dans l'obscurité, il identifia les grincements du cabestan et la manœuvre des bossoirs d'un canot : on venait de prendre mouillage et l'on était en train de mettre une embarcation à l'eau. Bertles avait annoncé, et sans équivoque, qu'il mettait le cap sur les Downs, faisant route pour attraper le Gulf Stream dans le nord du banc de Goodwin Sands au large de Ramsgate. Or, même avec tout le vent du monde, il n'était pas possible d'avoir déjà rallié la côte, à moins, bien sûr, que cette côte ne fût celle que l'on venait de quitter.

Harry ne put contenir sa curiosité. Son frère ronflait doucement de l'autre côté de la minuscule cabine et ce ne fut pas sans difficulté qu'il se leva et enfila son manteau en veillant à ne pas le réveiller. La porte du poêle de la grand-chambre était ouverte, les charbons dispensant suffisamment de lumière pour qu'il pût gagner le pont sans encombre. Il s'arrêta sur

l'embelle, le regard levé vers les étoiles, tendant l'oreille à des échanges à voix basse.

Il comprit tout de suite que Bertles et son équipage étaient occupés à quelque activité illicite : normalement, les matelots accomplissaient leur travail au gré des nécessités, et tant pis si cela dérangeait les passagers dans leur sommeil. Il en vint à se demander si sa curiosité était de mise ; ce que faisaient ces hommes ne le regardait pas. Au moment d'embarquer il avait noté que le *Planet* flottait haut et s'était étonné qu'il fût léger. Il avait supposé que Bertles, rentrant en Angleterre, se satisfaisait de son quota de passagers payants. Que ce dernier ne voulût pas prendre de soldats à son bord n'avait rien de surprenant : un commandant pouvait ensuite attendre des années avant d'être rétribué pour ce service. Puis Harry s'aperçut qu'il ne s'était pas enquis de ce que le *Planet* transportait à l'aller et qu'il avait omis de jeter un œil au manifeste lorsqu'il y avait noté ses nom et qualité. Enfin, lorsqu'ils avaient embarqué, le navire n'avait nullement l'air d'un bâtiment qui vient d'être déchargé.

Il se dit avec un sourire que Bertles n'était pas un imbécile. Il s'agissait très probablement de contrebande, attendu que Deal, offrant pour le débarquement une plage de galets de dix milles de long, était l'endroit le plus perméable de tout le sud de l'Angleterre. Les douaniers y étaient trop peu nombreux et par trop dispersés ; y débarquer des marchandises était une activité relativement peu risquée. Outre que cela lui faisait un revenu, le seul fait de prendre des passagers assurait à Bertles une excellente couverture. Les agents de l'excise avaient beau être réduits en effectif, ils eussent tôt fait de repérer un propriétaire de navire qui, tout en ayant de l'argent à dépenser, entretenait et faisait naviguer un bâtiment marchand ne transportant pas de cargaison. Harry redescendait, plus amusé qu'irrité, quand retentit le premier coup de feu.

III

Harry remonta aussitôt sur le pont. Une fusillade venait d'éclater. Les hommes ne se souciaient plus de silence, c'était un concert de cris affolés. On avait éteint le feu de mouillage du navire. La silhouette de Bertles se profilait sur la dunette. Tout en ordonnant de couper le câble et de faire voile, il vociférait à l'adresse de quelque chose qui se trouvait à l'arrière, caché par le couronnement. Harry vit jouer le reflet des fers de hache, la croupière fut bientôt tranchée. Se penchant par-dessus la lisse pour scruter un rivage qui se voyait à peine dans l'obscurité, il discerna les mâts de hune d'au moins trois autres bâtiments et nota qu'eux aussi avaient éteint leurs feux. Puis il avisa le miroitement des pelles d'avirons de deux canots qui nageaient rapidement en direction du *Planet*.

– Capitaine Bertles! cria-t-il. Qu'est-ce qui se passe?

Il ne put distinguer les traits de Bertles quand celui-ci se retourna, mais il mesura l'état de fureur du maître du navire au ton de voix avec lequel il lui fut répondu :

– Comment osez-vous, monsieur? Retournez immédiatement en bas!

Cependant que Bertles se détournait pour hurler des encouragements à ses équipages de canot, Harry, passant outre, s'engagea sur l'échelle. Il prenait pied sur la dunette lorsque Bertles, se retournant vers l'avant, vit que son pas-sager faisait fi de son injonction.

– Sacredieu, monsieur ! Va-t-il falloir que je vous menace de mon arme pour être obéi ?

– J'exige de savoir ce qui se passe !

Bertles avait empoigné son pistolet, mais il regardait de nouveau vers l'arrière.

– Je n'ai pas le temps de m'occuper de vos exigences, monsieur – et, tonnant en direction des embarcations : Remuez-vous le cul, tas de chiffes molles !

Tournant les talons, il passa devant Harry et, appuyé sur la rambarde, cria aux hommes qui se trouvaient sur le pont :

– Préparez une ligne pour les canots !

On n'aurait pas le temps de les remonter à bord, il faudrait les prendre en remorque.

– Capitaine Bertles... commença Harry.

Il se baissa prestement pour éviter le coup de crosse et, sans prendre le temps de la réflexion, envoya son poing dans l'abdomen de Bertles. Celui-ci s'abattit en avant, laissant échapper le pistolet. Le chien étant armé, le coup partit et la balle alla se loger dans la lisse. Bertles était cassé en deux, le souffle coupé. Harry l'aida à se relever et attendit qu'il eût repris sa respiration.

– Alors, maintenant, capitaine, vous allez m'expliquer de quoi il retourne.

– Nous sommes en grand danger, monsieur, haleta l'autre. Il faut que je fasse voile.

Harry le secoua sans ménagement.

– J'exige une explication.

– En temps voulu, monsieur Ludlow. Pour l'amour du ciel, laissez-moi prendre le large !

Harry le laissa aller. Bertles s'en fut prendre personnellement la barre et, d'une voix mugissante malgré le coup qu'il avait reçu, donna une succession d'ordres dont l'objet était d'établir toute la toile. Le *Planet* faisait déjà route sous misaine et grand-voile d'étais, et les hommes travaillaient avec frénésie

à hisser foc et clinfoc. Toujours dévoré de curiosité, Harry se retourna pour regarder les canots. Ils s'étaient suffisamment rapprochés pour prendre la remorque. Bertles donna ordre d'établir les huniers.

Les autres navires n'étaient toujours que des formes lointaines, mais le plus proche mettait à la voile avec autant de célérité que le *Planet*. Il chercha à en distinguer la silhouette afin de se faire une idée du type de voilier dont il s'agissait, mais il n'y parvint pas du fait du manque de lumière. Toutefois, lorsque le bâtiment, une fois ses ancres à bord, se mit à abattre, il constata qu'il s'agissait d'un trois-mâts gréé carré. Il se retourna pour considérer le gréement du *Planet*. Il aurait fallu un miracle pour que le senau, ventru, sous-gréé, distançât un trois-mâts, et rien de ce que Harry voyait là-haut ne permettait d'en espérer un.

Trois matelots accoururent sur le château arrière. L'un d'eux tourna à un taquet l'extrémité de la ligne qu'ils transportaient, pendant qu'un autre se juchait sur la lisse, armait son geste et lançait la glène. Harry vit un trait phosphorescent là où le filin toucha l'eau, entre l'arrière du senau et la première embarcation, et l'on entendit bientôt un appel annonçant que le lancer avait réussi et que les deux canots avaient pris la remorque.

Lorsque le cordage se tendit, un des hommes le libéra de son point d'amarrage et ses camarades, après retour sur le taquet, commencèrent à l'embarquer afin d'amener les deux canots plus près du navire. Se sentant inutile, Harry empoigna le filin et se mit à haler avec eux.

Les embarcations avaient été amenées le long de la muraille et leurs occupants sautaient lestement à bord, bien que le *Planet* filât maintenant quelque trois nœuds. James et le major Franks avaient rejoint Harry à l'arrière. Pender se présenta

en dernier, bien emmitoufflé contre le froid et chargé de vêtements chauds pour les deux frères.

– Je penche pour une histoire de contrebande, répondit Harry quand James lui demanda ce qui se passait. Bertles a changé de cap une fois que nous avons été endormis. Je suppose que nous sommes quelque part sur la côte française.

– En ce cas, qui est-ce qui nous tirait dessus ? interrogea Franks, allant à l'essentiel.

Harry esquissa un geste vers Bertles, toujours occupé à faire porter sa toile.

– Je compte poser la question au commandant dès qu'il aura un moment. Il y avait d'autres navires à l'ancre devant la côte.

– Est-ce qu'il nous faut des armes, monsieur ? s'enquit Pender.

Harry baissa les yeux sur le pistolet qui gisait toujours sur le pont.

– Cela se pourrait bien, Pender. Bertles a déjà cherché à m'estourbir.

Il regarda par-dessus son épaule la mer sombre qui brillait sous la lune. Il n'y avait rien en vue, mais il ne doutait pas un instant que l'autre navire avait mis à la voile pour engager une poursuite.

– En dehors du risque que représente Bertles, je serais très surpris si on n'était pas en train de nous donner la chasse.

Son domestique était parti avant qu'il eût achevé sa phrase. Mais sa sortie alarma Franks.

– Pensez-vous que ma femme puisse être en danger, monsieur ?

– Je ne saurais le dire, major. Mais je pense que la prudence exige qu'elle soit levée et habillée.

Franks redescendit l'échelle, croisant Pender qui s'en remontait sur le pont, les mains vides.

– Le commandant a posté deux sentinelles pour surveiller notre bagage. Je n’ai pas pu en approcher.

– La peste soit du bonhomme ! fit James en commençant à s’éloigner pour aller aux nouvelles.

Mais son frère l’attrapa par le bras.

– Ces hommes sont armés, je suppose ? – Pender hocha la tête. Oui, c’est bien ce que je pensais, conclut Harry dans un sourire.

Pender souriait également, ses dents blanches reflétant le clair de lune.

– S’ils n’avaient pas été armés, je ne serais pas remonté sans les pistolets.

– Capitaine Bertles, lança Harry à pleine voix, en nous empêchant d’avoir accès à nos affaires, vous prenez des libertés que rien ne justifie. Je considère que vous nous devez excuses et explications.

Bertles, gardant les deux mains sur la roue, se retourna pour répondre :

– Je vous saurais gré d’en rabattre, monsieur, car vous avez, cette nuit, porté la main sur moi. Et Tobias Bertles n’est pas homme à oublier ce genre de chose.

– Qui nous donne la chasse ? interrogea Harry.

– Personne ne nous donne la chasse, monsieur Ludlow. Ceux qui ont pensé le faire n’ont pas été très prompts à la manœuvre.

Harry alla se poster contre la lisse de couronnement pour scruter les ténèbres. Quelque chose y reflétait les rayons de lune et, peu à peu, se dessinèrent les contours d’un navire sous voiles.

– Navré de vous décevoir, monsieur, dit Harry d’une voix que l’on eût entendue au milieu d’éléments en furie, mais si vous prenez la peine de regarder en arrière vous noterez que ces gens ont montré plus de vivacité que vous ne le supposiez.

Le *Planet* embarda légèrement lorsque Bertles lâcha la

barre. Harry l'entendit jurer et demander à un matelot de le remplacer. Le gros homme respirait bruyamment quand il le rejoignit contre la lisse.

– Où ça ?

Harry leva lentement la main, indiquant une direction située à deux quarts sur bâbord.

– Il navigue mieux que nous, commandant, et il est plus rapide. S'il conserve ce cap, il vous prendra votre vent quand il vous joindra.

Bertles jura à voix basse et Harry crut l'entendre émettre une espèce de gémissement.

– Et maintenant, monsieur, je pense qu'une explication s'impose.

Bertles fit comme s'il n'avait pas entendu. Il avait le nez en l'air et parcourait le ciel du regard.

– Un nuage... disait-il pour lui-même. Ô Seigneur ! rien qu'un nuage digne de ce nom !...

– Monsieur, veuillez, je vous prie, répondre à mon frère. Il est intolérable de se voir traiter ainsi.

Bertles regarda James d'un œil froid.

– Vous tous, descendez.

– Pas avant d'avoir obtenu une réponse, insista James.

Même sous cette lumière parcimonieuse on put voir que Bertles était hors de lui. Sa bonhomie de la veille était bien envolée.

– Vous pouvez obtempérer de bon gré ou bien avec une pique dans le fondement, mais vous allez descendre !

Choisissant de se montrer conciliant, Harry emmena ses compagnons dans la cabine exiguë plutôt que dans la chambre. Le major Franks avait fait lever sa femme. Elle portait la robe crème qui avait tant flatté sa jeune silhouette lors du dîner.

– Qui nous poursuit, Harry? interrogea James. Un cotre des douanes?

Harry était déjà à la fenêtre de la galerie. Il écarta légèrement le rideau de damas pour regarder à travers l'épaisse vitre. James vint le rejoindre.

– Je n'en sais guère plus que toi, dit Harry, à voix basse pour ne pas alarmer les autres, mais ce n'est ni un cotre ni un bâtiment des douanes. Enfin, sauf s'il s'agit d'un français.

– Un français! s'exclama James à voix haute.

De saisissement, Mrs Franks porta la main à sa bouche. Le major s'approcha d'elle pour la rassurer, ainsi que pour l'admonester car elle paraissait sur le point de dire quelque chose.

– Pas un mot, ma chère. Est-ce bien compris?

Elle hocha la tête avec docilité.

La porte s'ouvrit à la volée et le jeune Mr Wentworth, les yeux encore tout ensommeillés, fut poussé à l'intérieur.

– Mais enfin que se passe-t-il? interrogea le jeune homme.

– Vous dormiez? lui demanda Harry, s'étonnant de ce que quelqu'un eût pu dormir au milieu de toute cette commotion, mais oubliant de quelle façon Bertles avait abreuvé ses hôtes.

Wentworth, œil vitreux et mine de papier mâché, paraissait avoir profité plus que les autres de la libéralité du commandant. Il contemplait Pender, occupé à fouiller l'endroit en quête de pistolets.

– Oui, jusqu'à ce qu'on vienne m'arracher à mon cadre. Le matelot m'a dit que nous étions en danger!...

– Il a signalé d'où venait le danger? demanda James.

– Non, monsieur. Je m'en vais de ce pas interroger le capitaine Bertles.

– Je ne crois pas que ce soit possible. Il nous a confinés ici de la manière la plus cavalière. Et je suppose que, si vous

ouvrez cette porte, vous vous trouverez nez à nez avec un homme armé.

– Armé! Mais enfin, monsieur Ludlow, de quoi parlez-vous?

Wentworth se retourna pour ouvrir. Aussitôt, le canon d'un mousquet apparut dans l'entrebâillement. La physionomie sinistre de celui qui le tenait ne laissa au jeune homme aucune illusion sur ses intentions.

– Restez là-dedans, fit l'homme au fusil avant de refermer la porte de sa main libre.

– Vous trouvez quelque chose, Pender? interrogea Harry.

– Rien. Pour moi, il doit ranger son armurerie ailleurs.

– Toutes les armes du bord ont dû être distribuées à l'équipage.

– J'ai mon couteau, dit Pender. Mais ça s'arrête là.

– Est-ce que quelqu'un pourrait me dire ce qui se passe? s'exclama Wentworth non sans vivacité.

– Moi aussi, monsieur Ludlow, renchérit Franks, j'aimerais bien qu'on éclaire ma lanterne.

Harry hocha la tête, mais ne les renseigna pas sur-le-champ.

– Pender, la lumière.

Dès que l'endroit fut plongé dans l'obscurité, il ouvrit les rideaux tout en commençant d'expliquer la situation à ses compagnons. Il s'escrimait avec les loqueteaux de la fenêtre, qu'il entendait ouvrir. Mais sur ce navire, habitué des mers septentrionales, on ne devait que fort rarement ouvrir les fenêtres et les ferrures en étaient grippées par la rouille.

– Ce navire s'adonne à la contrebande, major Franks. Il y avait, semble-t-il, une petite escadre de bâtiments mouillés dans la même baie, et je pense que c'est eux qui nous ont tiré dessus. J'ignore pour quelle raison. Quant au fait que le capitaine Bertles n'a pas répondu à mes questions, vous en savez autant que moi.

– Pourquoi nous tenir enfermés ici ? fit James avec humeur. Il croit peut-être que nous réprouvons ses activités.

– L'interprétation la plus flatteuse pour lui serait qu'il s'attend à un combat et entend nous protéger.

– Ni toi ni moi n'y croyons.

– Pender, pouvez-vous m'ouvrir cette foutue fenêtre ?

Le major toussa légèrement, amenant Harry à le prier d'excuser la verveur de son langage. Pender, tirant un couteau de sa botte, alla à la fenêtre. Négligeant les loqueteaux, il enfonça sa lame du côté des charnières.

– Il faudrait que vous teniez le cadre, monsieur. Sinon le châssis de Mr Bertles va finir au bouillon.

– Eh bien, qu'il y aille, dit James. Et puisse notre hôte l'y suivre de près.

Harry s'exécuta, bien que, à l'instar de son frère, il se souciait fort peu du sort de cette fenêtre. Mais ce qu'il projetait devait se faire à l'insu de ceux qui se trouvaient sur le pont. Pender charcutait le montant. Il se tourna vers Harry, qui tenait le loqueteau, et la mine interrogatrice de son maître lui fit arborer un grand sourire.

– Voyez-vous, monsieur, il faut toujours attaquer du côté des gonds. Ils sont généralement bien moins coriaces que la serrure.

Avec un bruit d'arrachement progressif, la fenêtre se sépara de son bâti. Un air frisquet leur souffla au visage tandis qu'ils déposaient le battant à l'intérieur.

– Le vent est toujours du nordet, observa Harry.

– Est-ce une bonne chose ? interrogea le major, qui s'était avancé pour tenter de voir ce que regardait Harry.

Mais il en fut pour ses frais, car il n'obtint pas de réponse et ne put rien voir : Harry, le buste à demi sorti à l'extérieur, parcourait la mer du regard pour tenter de repérer l'autre navire. Il l'aperçut à quelque distance sur l'arrière, présence fantomatique dans la lumière bleutée. Le bâtiment avait modifié

son cap, naviguant maintenant au large, avec l'avantage du vent, et il gagnait toujours le *Planet* de vitesse.

Le nuage qui occulta tout à coup la lune fit l'effet d'une lumière qui s'éteint et plongea la cabine dans les ténèbres. Harry vit l'autre navire abattre sur le *Planet*, considérant sans doute que les nuages qui commençaient d'envahir le ciel allaient rendre ce dernier quasi invisible. L'obscurité gagnait rapidement l'espace séparant les deux bâtiments. Bertles mit la barre dessous et le bateau, venant dans le vent, prit de la gîte. Harry entendit les grincements de la grand-vergue que l'on était en train de brasser. Sur fond de bande bleu pâle qui allait s'amenuisant, les voiles de l'autre navire passèrent d'une blancheur spectrale à une noirceur inquiétante.

Les conditions étaient idéales pour que Bertles échappât à son poursuivant. Car, même si celui-ci était toujours visible, il était douteux qu'il pût encore distinguer le *Planet*. Harry rentra le buste et se frotta vigoureusement les mains pour se les réchauffer avant de s'adresser aux ténèbres qui régnaient dans la cabine.

– Je ne sais si c'est une bonne chose pour nous, mais Bertles a à tout le moins gagné un peu de temps. Nous allons peut-être enfin découvrir quelles sont ses intentions.

– Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que de remettre ce châssis en place, monsieur ? Pas besoin qu'ils découvrent ce que nous avons fait.

– Allez-y, Pender.

– Je vais vous aider, dit James en s'avançant.

– Dieu aide celui qui s'appuiera là contre, fit remarquer Pender lorsque ce fut terminé. Il tombera dans le sillage et se noiera à coup sûr.

La réponse de James, légèrement essoufflé par les efforts qu'il venait de consentir, n'avait rien de son ton coutumier, indolent et sarcastique.

– Si le pourceau à qui appartient cette fenêtre s'en approche, poussez-le un bon coup.

La majeure part de cette longue nuit d'hiver vit une succession de manœuvres compliquées. Harry perdit le compte des fois où Bertles modifia son cap pour tenter de semer ses poursuivants. Malgré des spéculations interminables, cependant que Wentworth se plaignait sans désespérer de se voir traiter aussi mal, nul ne fut en mesure d'avancer une explication convaincante relativement à leur situation.

Harry sentit que le bâtiment courait sur son erre et comprit que l'on mettait en panne. Il entendit distinctement le tossement du canot, que l'on amenait contre la muraille, puis le grincement des palans de bossoir tandis qu'on le montait à bord. Il regarda à travers la vitre encroûtée de sel. Le ciel n'était que partiellement obscurci par des nuages dont les bords, festonnés d'argent, dispensaient un peu de clarté. Il se retourna pour considérer ses compagnons. Immobiles et silencieux, ils oscillaient au rythme de la houle et se demandaient ce qui allait suivre.

IV

Lorsque la porte s'ouvrit à la volée, la lampe sourde qui éclaira parcimonieusement la cabine dispensa suffisamment de lumière pour révéler la longue chevelure poivre et sel de Bertles et les deux toupets de poil de ses pommettes. Il semblait un fantôme.

– Dehors, tout le monde.

Ils sortirent de la cabine les uns derrière les autres et montèrent sur le pont. Harry avisa leurs coffres entassés sur le passavant. Des hommes étaient en train de hisser des fûts à bord, à l'évidence du petit canot que l'on avait remorqué depuis le début de la poursuite. Tandis que, planté là, il cherchait à comprendre de quoi il retournait, deux matelots se présentèrent derrière lui chargés des affaires du major et de Mrs Franks.

– À votre place, madame, je me couvrirais, dit Bertles en prenant le manteau de Polly Franks pour le lui déposer sur les épaules. La nuit est froide et va probablement se rafraîchir encore.

– Qu'est-ce que vous nous préparez, Bertles? interrogea Harry d'un ton sec.

– Le moment est venu de se quitter, Ludlow.

– De se quitter? fit James avec irritation. Mais enfin, nous sommes en pleine mer!

– Eh bien, ça tombe à pic puisque votre frère est corsaire de son état.

Harry dévisageait Bertles en se demandant comment il pouvait savoir cela. Voici que James s'avançait d'un air menaçant, mais deux matelots le saisirent aux bras pour l'arrêter. Bertles lui colla le canon d'un pistolet sur le ventre, puis son regard se porta sur Harry.

– Je vous dois quelque chose, Ludlow, pour ce coup de poing que vous m'avez donné hier soir.

Harry avait le cœur qui battait la chamade. Puis il sentit Pender lui glisser son eustache, lame en premier, dans la main. Il s'efforça de parler d'une voix aussi calme que possible.

– En ce cas, c'est à moi qu'il faut vous en prendre, pas à mon frère.

– Je ne peux pas, Ludlow. J'ai l'intention de vous mettre tous à bord de ce canot. Sans vous pour faire la navigation, tous périraient. Comprenez-moi : je ne tiens pas à avoir toutes ces morts sur la conscience. En revanche, votre frère ici présent n'est qu'un artiste et il n'a pas fait mystère de son inutilité à bord d'un navire.

La voix de James se fit égale et flegmatique, presque détachée :

– Bertles, si vous avez l'intention d'appuyer sur la détente, allez-y. Mais, de grâce, épargnez-nous vos considérations et par-dessus tout l'idée que vous auriez une conscience.

Le genou de Bertles le cueillit au bas-ventre. James se recroquevilla, sur quoi l'autre lui asséna sur l'arrière du crâne un coup de crosse qui, sans être très fort, suffisait pour projeter à terre un homme cassé en deux. Respirant bruyamment bien qu'il n'eût pas fait beaucoup d'efforts, le patron du navire se tenait au-dessus de sa victime prostrée. Harry ne quittait pas le pistolet des yeux, prêt à porter un coup de couteau à Bertles.

– Appuyer sur la détente !... Il me prend pour un assassin ou quoi ?

Bertles leva les yeux vers Harry, mais il gardait le pistolet baissé le long de son corps.

– M'est avis que nous sommes quittes, Ludlow.

Pender, la bouche tout près de l'oreille de Harry, parla d'un ton calme, mais pressant :

– C'est de la frime, monsieur. Il fait ça pour impressionner son équipage.

Se trouvant sur le devant, Harry ne put répondre, pas plus qu'il ne put admettre la véracité de cette opinion, bien qu'il eût foi en l'intuition de son domestique.

Polly Franks avait sursauté lorsque Bertles avait frappé James. À présent, elle sanglotait sans bruit contre l'épaule de son époux. Bertles leva de nouveau son pistolet et, lui plaçant l'extrémité du canon sous le menton, la força à relever la tête. Le major voulut intervenir, mais l'arme se trouva aussitôt braquée sur lui. Quand Bertles reprit la parole, ce fut pour s'adresser à Polly Franks et à elle seule.

– Ce pourrait être pire. Peut-être préféreriez-vous rester en ma compagnie à bord du *Planet*... – et, comme la jeune femme, détournant les yeux avec dégoût, se plaquait derechef le visage contre l'épaule de son mari : Je vous garantis que vous ne perdriez pas au change, Polly Franks. Pour le coup, vous auriez l'occasion de prendre en bouche les boulettes qui vous intéressaient tant hier au soir !

Bertles s'esclaffa, se retournant pour quêter l'approbation de son équipage silencieux. Mais nul parmi ses hommes ne paraissait partager sa gaieté, ce qu'ayant noté il baissa les yeux vers James, qui gisait immobile, les mains entre les cuisses.

– M'est avis, remarquez, que les siennes auront doublé de volume dans la matinée. Après tout, le mieux serait que vous embarquiez avec lui.

Ce qui lui valut un ou deux sourires au sein de l'équipage. Harry s'avança, le couteau dissimulé derrière l'avant-bras. Bertles recula, mais il n'était en aucune façon inquiet.

– Il est à vous, monsieur Ludlow. Ou devrais-je dire *capitaine* Ludlow, puisque vous êtes sur le point de reprendre le commandement d'un bateau ?

Harry aida son frère à se relever et le mena en abord, en sorte qu'il pût s'appuyer contre le pavois.

– Les vivres sont à bord du canot, signala un des hommes.

– Bien. Descendez-y les coffres.

Les hommes ne se bousculèrent pas pour exécuter l'ordre, tandis que Bertles reportait son attention sur les passagers.

– J'y ai fait embarquer de l'eau et du biscuit pour deux jours. Cela devrait être plus que suffisant pour vous mener à terre.

– Quelle est la position ? interrogea Harry.

– Avec tous ces zigzags, je ne sais pas au juste – Bertles, en passe de faire une nouvelle saillie, se remit à sourire. Mais ce ne devrait pas être trop difficile, pas vrai, Ludlow ? Vous n'avez qu'à attendre qu'il fasse jour. Si vous voulez aller en France, vous mettez le cap à l'est ; si vous voulez rallier l'Angleterre, vous partez dans l'autre direction. Vous trouverez à bord un mât et une voile. Si le vent vient à manquer, il y aura toujours les avirons.

– Je crois que, à tout prendre, nous préférierions tous rester à bord.

– Vous n'avez pas le choix. Il me faut demeurer un moment en haute mer et je ne tiens pas à avoir une bande de passagers larmoyants dans les pattes.

Un murmure, léger mais bien réel, passa parmi l'équipage.

– Qui fuyez-vous, Bertles ? demanda Harry.

– Qui vous dit que je fuis ?

– Tous ces zigzags, justement. Sans compter que vous avez coupé votre câble.

Tandis que, derrière lui, ses hommes dansaient mainte-

nant d'un pied sur l'autre, Bertles regarda le ciel, où, dans le lointain, les nuages commençaient de s'effiloche.

– Ce ne sont pas vos oignons, Ludlow. Contentez-vous de descendre dans ce canot. Sinon, je vais devoir vous balancer par-dessus bord. Ces nuages ne vont pas me cacher indéfiniment.

– Il n'est pas question que je bouge d'ici, déclara Wentworth, qui n'avait pas dit un mot depuis que l'on était remonté sur le pont.

Voici qu'il s'était redressé, le chapeau à la main, ses cheveux blonds légèrement agités par la brise, ses verres de lunettes réfléchissant la lueur de la lampe sourde de Bertles.

– Tiens donc, voyez-moi ça ! fit Bertles, amusé.

– Monsieur, j'ai réglé mon passage, dit le jeune homme en redressant encore les épaules, et j'exige que vous nous meniez à destination.

Bertles promena un regard sur les physionomies interdites qui lui faisaient face.

– Seigneur Dieu, vous allez voir que dans un moment il va demander à être remboursé ! – et, s'adressant aux deux matelots qui gardaient les passagers : Balancez-moi ce mirriflore dans le canot !

– Capitaine Bertles ! se récria Wentworth.

Ce qui irrita si bien Bertles qu'il avait les joues toutes tremblantes quand il lança au jeune homme :

– Mettez-la en veilleuse ou bien, par Dieu, je leur dis de vous jeter dans le canot et de rater leur coup !

Harry comprit alors que Pender avait vu juste : ce personnage visait à impressionner la galerie. Mais cela n'empêchait que, si on l'y poussait, il était prêt à abattre l'un d'entre eux. Il avait plus besoin de son équipage que de ses passagers. Harry se fraya un passage parmi ses compagnons, prit Wentworth par le bras et le conduisit jusqu'au pavois, près de James, toujours plié en deux suite au coup de Bertles.

– Allez, venez, monsieur Wentworth. Si le vent se maintient, avec une embarcation solide et une voile digne de ce nom, nous verrons les Downs avant le capitaine Bertles.

Ce dernier fut manifestement soulagé par l'intervention de Harry, à tel point qu'il s'essaya de nouveau à faire de l'humour :

– À la bonne heure, monsieur Wentworth. En fait, je devrais vous appliquer le tarif de la poste.

– Ça va, James ? s'enquit Harry à voix basse en se détournant d'un Wentworth fort marri – James hochait lentement la tête. Pender, aidez mon frère à descendre. Major Franks, veuillez, je vous prie, à ce que votre femme et vous-même soyez bien couverts. Vous aussi, monsieur Wentworth.

Les matelots avaient descendu les coffres. Harry alla se poster à la coupée pour aider ses compagnons à embarquer. Le canot, qui dansait doucement à la houle, ne mesurait pas dix pieds en longueur et, outre qu'il pouvait à peine accueillir autant de monde, le poids combiné des passagers et de leurs bagages allait dangereusement approcher les plats-bords de l'eau. Harry était sur le point de descendre à son tour quand Bertles le retint par le bras.

– Sans doute me tenez-vous, Ludlow, pour un infâme salaud – et, comme Harry le regardait sans répondre, il poursuivit : Vous pouvez bien penser ce que vous voulez. Laissez-moi néanmoins vous dire ceci : je suis en train de vous faire une fleur. Vous avez vu ce navire qui en a après nous. Eh bien, sachez que notre destination est un secret de Polichinelle. Si jamais vous voyez ses huniers à l'horizon, renoncez à l'idée de gagner les Downs. Virez de bord et prenez le plus de champ que vous pourrez. Vous serez plus en sécurité en France que sur le pont de ce navire-là.

Là-dessus, Bertles tourna les talons et donna ordre de faire voile.

Dès qu'ils eurent débordé, Harry se mit en devoir d'améliorer l'assiette du canot, déplaçant coffres et passagers pour lui enfoncer la poupe afin que le safran eût quelque efficacité. Mrs Franks et son mari s'assirent sur le banc le plus proche de l'avant, James et Wentworth sur celui du milieu. Harry et Pender prirent place à l'arrière, avec la majeure partie des bagages, ce qui leur permettait de faire passer d'un bord sur l'autre, sans déranger personne, la bôme de la petite voile triangulaire.

Le *Planet*, englouti par les ténèbres, avait disparu en l'espace de quelques minutes. Grâce à son expérience, Harry parvint, en dépit de l'obscurité, à frapper le point de drisse de la voile en tête du mât, puis, avec l'aide de Pender, il dressa l'espar à la verticale et l'engagea dans son emplanture. Tandis qu'il s'employait à lacer sur le gui la bordure de la toile, les autres demeuraient parfaitement silencieux, figés telles des statues, comme hébétés. C'était sans doute le cas pour Wentworth et pour les Franks ; il savait en revanche que James attendait qu'il en eût terminé pour l'interroger sur leur situation. Il eut bientôt étarqué la voile, la réglant avec le plus grand soin car il entendait faire le meilleur sillage possible.

– Tu as fini, Harry ?

– Ce pourrait être pire, James. Ce canot paraît en bon état, le temps est clément et le vent favorable.

– Ce que tu as dit tout à l'heure à Mr Wentworth, tu le pensais ?

– Il faudrait que la brise forcisse un peu. Mais, dans ces parages, cela va sûrement se produire avant longtemps. Si elle continue de souffler de l'est, nous serons en Angleterre à temps pour le dîner.

Harry sentit que son frère ne le croyait pas. James lui reprochait toujours sa nature trop optimiste. Toutefois, lorsqu'il s'agissait de navigation, il était en peine de lui opposer des

arguments. De ce fait, et par souci de ne pas alarmer leurs compagnons, il se tut. Harry n'était d'ailleurs pas d'humeur à se répandre en explications. Pour peu que le temps se maintînt, leur situation ne lui causait aucune inquiétude. Du jour où son père l'avait inscrit comme mousse sur le rôle d'équipage de son bâtiment de guerre, il avait passé sa vie en mer. Au cours de ses années au sein de la Royale, il s'était en mainte occasion retrouvé hors de vue de terre à bord d'un petit canot.

– Comme je ne connais pas notre position, je ne vais pas le souquer trop fort avant le lever du jour, à moins que le ciel ne se dégage... Je pourrai alors déduire un cap convenable.

– Grâce aux étoiles ? interrogea Franks.

– Si fait, major. La conjonction d'Arcturus et de Véga y suffirait.

Le bord du nuage qui masquait la lune se faisait de plus en plus lumineux, ce qui, par contraste, faisait paraître ledit nuage et la mer plus noirs et menaçants. L'astre éclaira soudain l'horizon méridional d'une lueur argentée, et Harry avisa aussitôt la partie haute des trois mâts. Il ne pouvait être certain qu'il s'agissait du même bâtiment, mais ce que lui avait dit Bertles lui restait en tête. Le patron du *Planet* connaissait ce navire, savait qui le commandait, et en avait peur au point de renoncer à rallier son port d'attache.

Harry ne doutait aucunement de sa capacité à mener le canot et ses occupants à bon port. En revanche, après les événements, toujours mystérieux, de la nuit, il ne savait trop quel sort les attendait s'ils montaient à bord du navire qui avait pris le *Planet* en chasse, ce navire qui se tenait au mouillage tous feux éteints. Bertles s'était comporté tout à fait normalement jusqu'au moment où cela s'était gâté pour lui. La question était de savoir quel crédit il fallait accorder à sa tirade finale. Harry se la repassa en tête et, se remémorant le ton inquiet et insistant de Bertles, il prit sa décision. Ils

étaient plus en sécurité là où ils se trouvaient, tous les facteurs y étant connus. Il borda l'écoute, mit la barre en dessous et fit de son mieux pour s'écarter du clair de lune qui était en train de gagner à la surface des flots.

– Harry... commença James qui lui aussi avait repéré le navire.

– Silence, James. Et cela vaut pour tout le monde. Pender, tenez-vous paré à caler le mât en vitesse.

Pender, probablement aussi perplexe que James, ne disputa pas les ordres. Si le major Franks nourrissait quelques doutes, il ne s'en ouvrit pas : il se sentait en terrain connu et était disposé à déférer aux instructions d'un autre professionnel. Wentworth en revanche, toujours aussi volubile, ne l'entendait pas ainsi.

– Je ne sache pas, monsieur Ludlow, que nous vous ayons élu pour chef.

– En avons-nous eu le loisir ? lui répartit Harry.

– Pas plus ici que sur le *Planet*, j'entends. Nous avons un navire qui croise à proximité ; nous y serions assurément plus en sûreté qu'à bord de cet esquif.

– Je pense qu'il s'agit du navire qui poursuivait Bertles.

La voix de Wentworth se fit plus forte, son ton encore plus revêche :

– Eh bien, mais raison de plus !

– Bertles m'a affirmé que nous avons tout intérêt à nous en garder.

– Et vous l'avez cru !

Harry se fit cassant. Il mesurait tout autant que Wentworth l'illogisme du parti qu'il avait pris et il lui fallait apaiser ses propres doutes en même temps que ceux du jeune homme.

– Je n'ai pas de temps à perdre en explications, monsieur Wentworth. Étant le seul ici capable de nous conduire à terre, j'entends exercer mon droit de diriger cette embarcation

comme je le jugerai bon. Et maintenant, vous m'obligeriez en vous taisant, car en mer le bruit porte très loin.

– Je ne...

– Sans cela je me verrai dans l'obligation de vous appliquer un bâillon.

– C'est véritablement scandaleux!

– Faites silence, monsieur Wentworth, intervint James. Sinon, je le crains, c'est moi qui serai chargé de vous bâillonner.

– Pour ma part, je souscrirai à tout ce que vous déciderez, déclara Franks.

– Merci, major, lui répondit Harry.

Cette démonstration de soutien eut l'heur de faire taire Wentworth. Le canot se mit à gîter lorsqu'il navigua plus près du vent. Harry borda la voile, tourna l'écoute au taquet et s'assit sur le plat-bord du vent, se servant de son poids pour stabiliser l'embarcation. L'on faisait meilleur sillage à présent. Harry cherchait à s'éloigner du trois-mâts et à gagner une zone d'obscurité. Il était possible que le navire aperçût le canot, mais, même alors, il fallait espérer que, compte tenu de la distance, il ne donnerait pas la chasse. Tout dépendait du désir qu'avait son commandant de mettre la main sur Bertles.

La lumière de la lune, découverte par le déplacement du gros nuage, gagnait dans leur direction. Harry alerta Pender, fila l'écoute en grand de sorte à déventer la voile, et mit la barre dessous pour amener l'embarcation bout à la lame. Puis il alla aider son domestique à abattre le mât.

– Tout le monde au fond, ordonna-t-il sans élever la voix. Et pas un mot.

La lune sortit de derrière le nuage, baignant soudain la mer environnante d'une vive lumière. La silhouette du trois-mâts se profilait maintenant à un bon mille de distance. S'il repéra le canot, celui-ci ne l'intéressa pas suffisamment pour

se dérouter; il conserva son cap et disparut bientôt tandis que le nuage suivant venait occulter la lune.

– Vas-tu à présent nous faire la grâce d’une explication? demanda James.

Le danger passé, Harry ne put s’empêcher de faire languir son frère. L’eût-il voulu, impossible désormais de rallier ce navire.

– S’impose-t-elle vraiment?

– Ah çà, certainement! lança Wentworth.

– Je pense que le bâtiment qui a pris le *Planet* en chasse fait le même métier que lui. En d’autres termes, il s’agit d’un contrebandier. Bertles avait des raisons de craindre celui qui le commande. Je compte montrer la même circonspection et éviter le contact.

– Tout cela est absurde, monsieur Ludlow, intervint Wentworth. Dans le noir, comment être sûr de quoi que ce soit? Il pourrait s’agir d’un navire de guerre britannique. Et, je le répète, nous serions plus en sûreté à son bord que sur cette coquille de noix.

– S’il s’agit d’un contrebandier, ce pourrait être un autre Bertles, monsieur Wentworth. Ou pis encore. Non, je me sens plus en sécurité ici.

Le jeune homme ne voulait rien entendre.

– Je tiens, Ludlow, que nous devrions dorénavant être consultés. Je n’entends pas pour ma part me soumettre docilement à toutes vos instructions.

– Je vois mal qui d’autre pourrait nous en donner, des instructions, monsieur Wentworth, dit James d’un ton vif. Sachez qu’en mer je n’ai foi qu’en mon frère. Si je me suis enquis de notre situation, c’était pour éclairer notre lanterne, non pour fomenter la discorde.

– Je ne vais pas me laisser donner des ordres, fit sèchement le jeune homme, ni me laisser promener sur l’océan selon le caprice de qui que ce soit.

On eut la surprise d'entendre Polly Franks prendre la parole, d'une voix basse et fluette, et qui fit d'autant plus d'effet :

– Taisez-vous, monsieur Wentworth. Ou, si vous ne pouvez vous empêcher de parler, dirigez donc votre souffle sur la voile.

– Remettons le mât en place, Pender. Après quoi vous nous sortirez un peu d'eau et de biscuit pour nous prémunir contre le froid.

– J'ai du brandevin dans mon coffre, annonça Franks. Cela nous fera peut-être plus de bien que de l'eau de citerne.

– À la bonne heure ! dit Harry. Buvons-en une goutte pour nous donner du cœur au ventre.

James et Wentworth émirent l'un et l'autre un grognement, mais pour des raisons totalement différentes.